UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTE MIXTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

Année 1946 N° 2

Essai Psychopathologique sur le Génie et l'Œuvre d'Isidore DUCASSE Comte de LAUTREAMONT

THESE

Pour le DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement en Janvier 1946

PAR

Pierre VINEL

Diplômé de Médecine Légale et de Psychiatrie

MEMBRES DU JURY.... MM. SENDRAIL, *Président.*
FERRAN, MÉRIEL, PLANQUES — *Assesseurs.*
DIEULAFÉ, *Suppléant.*

TOULOUSE
IMPRIMERIE TOULOUSAINE (LION RAOUL)
2, ROMIGUIÈRES, 2

1946

VINEL (Pierre). —

Essai Psychopathologique sur le génie et l'œuvre d'Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont. Toulouse, Impr. Toulousaine, 1946, in-8° (104 pages).

(*Thèse Médecine, Toulouse*, 1946, n° 2.)

VINEL (Pierre). —

Essai Psychopathologique sur le génie et l'œuvre d'Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont. Toulouse, Impr. Toulousaine, 1946, in-8° (104 pages).

(*Thèse Médecine, Toulouse*, 1946, n° 2.)

VINEL (Pierre). —

Essai Psychopathologique sur le génie et l'œuvre d'Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont. Toulouse, Impr. Toulousaine, 1946, in-8° (104 pages).

(*Thèse Médecine, Toulouse*, 1946, n° 2.)

VINEL (Pierre). —

Essai Psychopathologique sur le génie et l'œuvre d'Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont. Toulouse, Impr. Toulousaine, 1946, in-8° (104 pages).

(*Thèse Médecine, Toulouse*, 1946, n° 2.)

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

TABLEAU DU PERSONNEL

	MM.
Doyen	CALVET
Assesseur	SOULA
Doyens honoraires	BARDIER GORSE

Professeurs honoraires

MM. ESCAT, RISPAL, MOOG, MERIEL, CAUBET, RIBAUT, MAURIN, VALLOIS, ARGAUD, DALOUS, LAFFORGUE, SERR

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Anatomie	VALLOIS CLERMONT	Hydrologie thérapeutique et climatologie	MERIEL (P.)
Histologie et embryologie	N...	Pharmacie	CAUJOLLE
Pathologie interne	N...	Matière médicale	VINCENT
Clinique médicale	TAPIE ROQUES	Clinique obstétricale	GARIPUY
		Physiologie	SOULA
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	BOULARAN	Clinique chirurgicale du cancer	DUCUING
Clinique chirurgicale et gynécologique	LEFEBVRE	Clinique des maladies des voies urinaires	FABRE (P.)
Clinique médicale infantile et puériculture	SOREL (R.)	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NANTA
Clinique de neurologie et psychiatrie	RISER	Pathologie générale et médecine expérimentale	SENDRAIL
Clinique ophtalmologique	CALMETTES	Histoire naturelle	DELAS
Physique biologique et médicale	BUGNARD	Médecine légale et déontologie	MOREL
Chimie et toxicologie	BRUSTIER	Bactériologie - Hygiène - Médecine sociale	ANDRIEU
		Anatomie pathologique	N...

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM.		MM.
Cours d'obstétrique aux élèves sages-femmes	GARIPUY	Clinique de la tuberculose	MOREL (L.)
Cours d'anat. physiol. et pathol. élém. aux élèves sages-femmes	GUILHEM	Anatomie	THOMAS LAZORTHES
		Botanique et cryptogamie	Mme DULUCQ MATHO
Histologie	CALVET	Chimie analytique	BLANC
Chimie pathologique	VALDIGUIE (P.)	Médecine expérimentale	GERAUD
Chimie biologique	VALDIGUIE (P.)	Pathologie chirurgicale	GRIMOUD
Chimie minérale	BLANC	Hydrologie et géologie	ASTRE
Stomatologie	CADENAT	Médecine opératoire	DIEULAFE
Physique pharmaceutique	AUVERGNAT	Anatomie médico-chirurgicale	THOMAS
Dermatologie et syphiligraphie	GARRIC	Pharmacodynamie	SOULA
Législation pharmaceutique	BOUISSET	Thérapeutique	LASSERRE
Microbiologie	BOUISSET	Pharmacie galénique	COUTURIER,
Bactériologie	DARNAUD	Médecine du travail	BOUNHOURE,

AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.		MM.
Histologie	BIMES, ch. de f.	Chirurgie	VIRENQUE GRIMOUD, ch. de f. DIEULAFE, ch. de f. RIEUNAU, ch. de f.
Physiologie	BAISSET		
Médecine	PLANQUES DARNAUD, ch. de f. GERAUD, ch. de f. GADRAT, ch. de f. LASSERRE, ch. de f. BOUNHOURE, ch. de f.	Obstétrique	GUILHEM
		Physique médicale	MARQUES, ch. de f.
		Chimie	VALDIGUIE (P.), ch. de f.
		Pharmacie	BLANC, ch. de f.
Anatomie	LAZORTHES, ch. de f.		

Secrétaire de la Faculté .... DUCROS

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats.
(Délibération du 12 mai 1891.)

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTE MIXTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

Année 1946 N° 2

Essai Psychopathologique sur le Génie et l'Œuvre d'Isidore DUCASSE Comte de LAUTREAMONT

THÈSE

Pour le DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement en Janvier 1946

PAR

Pierre VINEL

Diplômé de Médecine Légale et de Psychiatrie

MEMBRES DU JURY.... MM. SENDRAIL, *Président.*
FERRAN, MÉRIEL, PLANQUES } *Assesseurs.*
DIEULAFÉ, *Suppléant.*

TOULOUSE
IMPRIMERIE TOULOUSAINE (LION RAOUL)
2, ROMIGUIÈRES, 2

1946

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MES PARENTS

faible témoignage de ma profonde tendresse.

A MA FEMME

AUX MIENS

A MES AMIS

A LA MEMOIRE DE MON AMI JEAN ROUSSEL.

étudiant en Médecine.

A LA MEMOIRE DE MON AMI JEAN ALBOUY

Mort au champ d'honneur.

A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur Marcel SENDRAIL

Professeur de Pathologie Générale
et de Médecine Expérimentale.
Mainteneur des Jeux Floraux.

qui a bien voulu me guider dans le choix d'un sujet et m'a fait le grand honneur de présider cette thèse. Je lui exprime ma gratitude profonde pour les conseils aimables qu'il m'a donnés et les enseignements précieux dont il m'a fait bénéficier dans son cours de Pathologie Générale durant mes 3ème et 4ème années de Doctorat.

A MON JURY DE THESE

A Monsieur le Professeur FERRAN
Professeur de Littérature Française,

qui me fait le très grand honneur de venir juger mon travail. Je le prie de croire à ma profonde reconnaissance.

A Monsieur le Professeur Paul MERIEL
Professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie,
Médecin-chef des Hopitaux.

que je remercie très respectueusement d'avoir accepté de faire partie de mon jury de thèse,

A Monsieur le Professeur agregé Jean PLANQUES
Médecin-chef des Hopitaux.

Je suis particulièrement heureux de sa présence è cet acte ultime de ma vie universitaire, au cours de laquelle, durant trois ans, je me suis efforcé d'apprendre et d'assimiler au mieux son enseignements de Pathologie Interne, qui m'a donné l'essentiel de mes connaissances médicales. Je le prie de croire à ma profonde gratitude.

A Monsieur le Docteur Raymond DIEULAFE
Chargé des fonctions d'agrégé.

J'exprime toute ma reconnaissance.

A Monsieur le Professeur RISER

Professeur de Clinique des Maladies nerveuses et mentales.
Officier de la Légion d'Honneur.

en témoignage de ma gratitude profonde pour l'enseignement si fécond qu'il m'a prodigué au cours de mon stage et de ma préparation du Diplôme de Médecine Légale et de Psychiatrie.

A Monsieur le Docteur Jean LABOUCARIE

qui m'a fait bénéficier de sa haute compétence pour la partie psychiatrique de ce travail. Je lui suis très vivement reconnaissant de l'accueil bienveillant qu'il m'a toujours reservé et des conseils qu'il m'a prodigués.

A Monsieur le Docteur Pierre LECLERC

qui fut, tout au long de mes études, un guide aimable, en témoignage de ma respectueuse amitié,

A mon cousin, le Docteur André AUBIN

qui m'a donné un brillant exemple.

A Monsieur le Docteur TROUETTE

qui montra un bienveillant intêret pour mon travail, j'exprime ma respectueuse gratitude.

A Monsieur le Docteur Jean CELLIER

qui sut faire naître ma vocation médicale, je suis affectueusement reconnaissant.

A Monsieur le Docteur Jean HELIES

qui est, pour moi, un exemple que je m'efforcerai de suivre. Je le remercie très vivement de tous les conseils qu'il m'a donnés et du travail fécond qu'il m'a permis d'accomplir.

Introduction

Malaisée est la tâche de celui qui entreprend l'étude psychopathologique d'Isidore Ducasse. Il est à peu près désarmé : un exemplaire des « Chants de Maldoror », procuré à grand peine, de-ci, de-là, quelques lectures profitables mais rares, voilà les maigres moyens dont il dispose. Soixante-quinze ans à peine ont passé depuis la mort solitaire de Ducasse, et cependant nous possédons sur lui moins de renseignements que sur François Villon. Nous ignorons, par exemple, la cause de sa mort, et M. Philippe Soupault, en mal d'explications, va jusqu'à l'attribuer à la police impériale (1). Pour dissiper toute équivoque, rappelons que Ducasse mourut le jeudi 24 novem-

(1) Il y a mieux encore. Un certain Louis Vetty, dans son livre « Foch, Joffre et Galliéni », ose écrire, à propos des années passées par Foch au lycée de Tarbes (en 1861 notamment) : « Foch avait à lutter avec des forts en thème qui ont fait leur chemin depuis... Isidore Ducasse qui, ancêtre des surréalistes, devait publier, en 1868, sous le pseudonyme de Comte de Lautréamont les « Chants de Maldoror », véritable prose de cabanon, où ses contemporains ont voulu trouver la trace du génie » (p. 81). Or, indépendamment d'un jugement ridicule sur l'œuvre ducassienne, M. Vetty commet une erreur grossière en s'imaginant que Ducasse fut élève au lycée de Tarbes, ville où il n'est jamais allé.

bre 1870, et que le Second Empire fut renversé le 4 septembre 1870.

Ducasse vit et meurt inconnu. « Les gémissements, graves du Montévidéen » suscitent de faibles échos, et cependant son œuvre, lue de quelques rares privilégiés, va fertiliser les générations suivantes, marquer André Breton, Eluard, Aragon et d'autres encore. A l'inverse d'un Petrus Borel, célèbre de son vivant, totalement inconnu de nos jours (qui, de nos contemporains, a lu ses « Rhapsodies »?), Ducasse survit en un mouvement littéraire, le plus riche de notre temps, dont il est un des promoteurs : le Surréalisme, « il est avec Rimbaud, plus que Rimbaud peut-être, le maître des écluses pour la littérature de demain » (2).

« Il n'est pas d'aérolithe en littérature », a dit Baudelaire. Cependant, l'œuvre de Ducasse marque, à l'époque où elle fut écrite, un tournant : elle est une explosion de blasphèmes véhéments, elle est un style nouveau, une suite, arrangée en poème, d'images originales et truculentes, pleines d'une force intense, elle est tonitruante et frénétique.. « Ce fut un magnifique coup de génie presque inexplicable (3). Comme toutes les œuvres marquantes, elle est fort discutée : Maeterlinck la qualifie de « démence plus ou moins volontaire et fermentation du tréponème pâle ». Philippe Soupault s'écrie, parlant de « Monsieur le Comte » : « on le reconnaît au passage et on le salue jusquà terre ».

Certains esprits, un peu hâtifs, jugent Ducasse fou, d'autres l'admettent d'enthousiasme au niveau des

(2) André Gide
(3) Rémy de Gourmont : Le Livre des Masques.

plus grands génies littéraires. Pour nous, nous efforçant de dégager de son œuvre les grands traits du personnage, nous adopterons une position moins extrême. Bien plus que les mérites de l'œuvre nous intéresse la personnalité de son auteur. Nous ferons une étude clinique, objective et impartiale, précise, dans la mesure du possible, du cas Ducassien, et essaierons ensuite de formuler un diagnostic psychopathologique. Enfin, notre ambition dernière est de chercher, une fois admis, le postulat : un psychopathe peut engendrer un mouvement littéraire si, dans la littérature, il n'est pas d'autre cas analogue à celui qui fait l'objet de ce travail.

Nous commencerons notre étude par deux chapitres biographiques qui nous permettront de bien situer Ducasse dans son cadre et dans son temps, qui dévoileront déjà une partie de sa personnalité. Notre loi sera la sobriété, nous conformant à la méthode de Mondor : « un élémentaire devoir de réserve contre les indiscrétions, les inductions aventureuses ou saugrenues, les monologues supposés » (1).

---

(4) H. Mondor : « Vie de Mallarmé ». Avant propos.

CHAPITRE PREMIER

Les Antécédents

François Ducasse, père d'Isidore, le futur Lautréamont, est originaire des Hautes-Pyrénées (le nom de Ducasse — du chêne — est un nom bien méridional, de souche occitane), il naît à Tarbes en 1810, et c'est là tout ce que nous savons de son enfance et de sa jeunesse. Un beau jour — nous ignorons lequel — il quitte la France et s'embarque pour l'Uruguay. A quelles raisons a-t-il obéi en émigrant ainsi? Nous ne pouvons répondre. Toutefois, il faut noter que les régions du Béarn, du Pays Basque, ont toujours fourni, en assez grand nombre, des émigrants, dont la plupart allaient se fixer, pour un temps, en Amérique du Sud. Nous ne pouvons que penser à deux de nos poètes, originaires de ces provinces : Francis Jammes, dont le père était né à la Guadeloupe.

Quand verrai-je les îles où furent des parents ?
Le soir, devant la porte et devant l'océan
On fumait des cigares en habit bleu barbeau...
(De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir.)

P.-J. Toulet, qui chante, dans ses « Contrerimes », les paysages exotiques qu'il a connus :

Douce plage, où naquît mon âme
Et toi, savane en fleurs
Que l'océan trempe de pleurs
Et le soleil de flamme...

Sans chercher davantage, nous pouvons supposer que François Ducasse a simplement suivi l'exemple de ses compatriotes. Nous le retrouvons à Montévideo, où il est « chancelier délégué du Consulat général de France ». Il ne connaît vraisemblablement personne, hormis les membres de la colonie française. Mais les salons montévidéens ne vont pas tarder à s'ouvrir à lui.

François est jeune, jouit d'une petite fortune qu'il se plaît à vanter ; il vit à l'hôtel des Pyramides, le plus chic de la ville, sort beaucoup, est reçu dans le monde diplomatique, fréquente les salons de la meilleure société. C'est un homme aimable, causeur facile, souvent spirituel, toujours élégant, vêtu avec recherche même nonchalant et superbe comme Barbey. Montévidéo n'est pas l'Europe Occidentale, François Ducasse, pastichant Brummel et d'Orsay, y brille sans peine, peut-être même sans concurrence. Il aime la vie mondaine agréable et facile, recherche la société riche et élégante, il dépense , il se montre.

On peut rapprocher François Ducasse des fameux dandys, l'imaginer semblable à Musset, qui se promenant sur le Boulevard de Gand, portait « un habit vert bronze à boutons de métal, un gilet de soie brune sur lequel flottait une chaîne d'or, un pantalon de nankin, des gants et des bottes vernies, chapeau sur l'oreille

et badine à la main ». Autour de Musset gravitaient une série de névrosés, Roqueplan, Roger de Beauvoir, Eugène Suë, Barbey. Leur mot d'ordre semble avoir été : l'esprit, la paresse, la noce. M. Horace de Viel-Castel se payait des repas de cinq cents francs, le docteur Véron, « rajah bourgeois, épicurien, généreux, libertin et spirituel » offrait souvent de tels repas dont le menu semble un conte de fées à notre époque si chiche de joies gastronomiques. Barbey plastronne à la porte de Tortoni drapé dans sa cape espagnole.

L'originalité, l'amour du luxe, les bizarreries d'Eugène Suë sont encore plus étonnants : il achète 16.000 francs de vin pour le revendre 1.500 francs, il dilapide en un clin d'œil un héritage de 80.000 francs. Son goût du luxe a un caractère nettement morbide : il ne peut écrire que les mains moulées dans des gants de Suède très chers, il lui faut un porte-plume en or, des ciseaux à papier d'or massif, il fait savonner, par ses domestiques, les louis d'or qu'il met dans sa bourse.

Ces excentricités signent la névropathie. Ces hommes sont des déséquilibrés dès leur naissance, qui cultivent et accentuent ce déséquilibre, par goût du paradoxe, pour étonner les « bourgeois ». Jeunes ce sont les « lions », à 40 ans ce ne sont plus que des êtres flétris, tel Musset qui, lors d'une apparition dans un salon, fait dire à une femme qui l'avait attentivement suivi du regard dans une glace... « Pauvre garçon ». (1)

Le vieux conseil qui servit à Barrès : « Soyez dandy

(1) Maxime du Camp : « Mémoires Littéraires ».

pansif. Les heurts sont fréquents. Cependant les succès scolaires marquants d'Isidore vont chatouiller agréablement la vanité de son père. François qui, naguère, vivait dans le scandale, dont le nom défrayait la chronique, se montre dur à l'égard de son fils, il le sermonne souvent. Il est ambitieux pour lui, il le veut paré de titres universitaires, il rêve de l'Ecole Polytechnique ou de l'Ecole des Mines. Il met vraisemblablement Isidore en pension — nous reviendrons plus loin sur ce sujet — et tient serrée la bride sur le cou de cet enfant trop avide, à son goût, d'indépendance.

François Ducasse n'a pas fini de nous étonner. Nous l'avons connu mondain et noceur, puis embourgeoisé et digne, aimant la vie confortable, habitant une maison cossue. Vient un moment où tout cela lui pèse, Montévideo le lasse, il éprouve le besoin de changer d'air. La vie citadine lui insupporte, il veut de l'aventure, du nouveau. En 1862, il quitte Montévideo pour faire un long voyage dans les régions voisines du tropique du Capricorne (Bolivie, Brésil). Il reste absent deux ans et écrit une étude sur la civilisation précolombienne de certaines tribus indiennes de ces contrées. Cette œuvre fut confiée à Eugène Baudry, le parrain d'Isidore et disparut avec lui, lors de son assassinat par des contrebandiers brésiliens. Il a décidément bien changé ce dandy, ce libertin habitué des lieux de plaisir. François, qui ne vivait que dans le Présent et pour le Présent, avec de jeunes et jolies femmes, se penche maintenant sur les ruines de vieux temples, étudie des inscriptions anciennes, parcourt la brousse de régions hostiles et mal conues. C'est une vraie révolution que de quitter aussi brutalement le douillet

fauteuil de salon, pour aller vivre durement sous la tente de l'explorateur.

La santé de François va se ressentir de ce voyage, sa fortune est sérieusement entamée. Il rentre à Montévideo en 1864 en assez piteux état, ayant subi la morsure du paludisme. Mais cet homme ne manque décidément pas de ressources. Il avait la parole facile naguère, il était réputé comme un brillant causeur, un homme instruit. Deux ans de brousse n'ont pas le moins du monde terni ses dons et ses charmes. Ducasse ne se sent pas fait pour la vie pénible et dangereuse de l'explorateur. Vivre en ermite ne le tente plus. Il revient à la vie mondaine, il éprouve, comme un prurit, l'envie de paraître, de faire parler de lui, d'être connu. Mais cette fois, ce n'est pas un homme à bonnes fortunes que les Montévidéens vont trouver, ce sera un professeur sérieux, un conférencier émérite qui va cultiver et fertiliser leur esprit, les familiariser avec la langue française. François Ducasse fonde en effet une Ecole de Langue Française, où il fait un cours de philosophie exposant et vulgarisant les idées d'Auguste Comte et d'Edgar Quinet. Il espère ainsi redorer sa fortune, et puis la profession lui plaît : il parle devant un parterre élégant et aimable, l'élite intellectuelle, le Tout-Montévideo, où fleurissent nombreux, des sourires fort agréables, de jolis yeux le fixent, tentateurs, des mains fines et parfumées l'applaudissent. François Ducasse sent se réveiller en lui les désirs de naguère, il renaît, ce public qui l'écoute, ces femmes désirables que sont ses élèves, tout cela c'est pour lui, comme une eau de jouvence miraculeuse, François Ducasse se sent jeune, plein de vivacité et d'entrain.

Son fils est la seule ombre au tableau. Isidore se cabre, s'isole de plus en plus, pour fréquenter des aventuriers. Le fils du professeur Ducasse vagabonde dans les faubourgs, c'est intolérable ! Il aime les mathématiques, il est travailleur, on va lui donner sa chance, le moyen de devenir quelqu'un. On décide le départ pour Paris, où il ira préparer l'Ecole Polytechnique ou l'Ecole des Mines; départ qu'Isidore accepte très volontiers d'ailleurs. Et puis Isidore a maintenant 21 ans, ce grand fils rappelle cruellement à François qu'il a 51 ans, ce grand fils est gênant et les Montévidéens peuvent trop facilement, grâce à lui, deviner son âge. Une raison de plus en faveur du départ d'Isidore (3).

François Ducasse est donc délivré d'un grand souci. Mais hélas ! d'autres, nombreux, vont venir. Son école, loin de le rendre riche, le ruine peu à peu, impitoyablement. Il est contraint de la fermer; les charmants auditoires ne sont plus, Isidore n'est pas polytechnicien, c'est un dévoyé, un râté, qui écrit des « poésies » qu'aucun éditeur n'accepte, et pour l'impression desquelles il a l'audace de réclamer de l'argent ! François Ducasse, le dandy, le dépensier, le bon vivant, François Ducasse est un vieillard pitoyable, qui retombe dans son isolement du début. Il traîne une triste vie d'indigent et meurt, tout seul, inconnu, dans cette ville qui l'a vu si brillant, en 1887. « Pauvre garçon ! ».

Nous avons, un peu pompeusement, gratifié d'un pluriel le titre de ce chapitre, incomplet nous le sa-

---

(3) Ceci est une opinion purement personnelle, qu'aucun texte n'étaie. Cependant elle nous paraît logique, c'est pourquoi nous nous sommes permis de la formuler.

vons. Nous n'avons pu malheureusement trouver aucun document concernant la mère du poète, ou quelque autre membre de sa famille, nous ne croyons pas, d'ailleurs qu'il en existe. Qu'on veuille bien nous pardonner de limiter, à celle du père, l'étude des antécédents d'Isidore Ducasse.

CHAPITRE II

Isidore Ducasse
Comte de Lautréamont

Le 4 avril 1846, à 9 heures du matin, Isidore naît à Montévideo. Son baptême aura lieu le 16 novembre 1847 à la cathédrale. Le cadre où il commence à vivre est une maison bourgeoise, austère, cossue, guindée, qui peut être résumée tout entière par son salon. Aux murs de cette pièce est plaqué un vieux tromblon espagnol démodé, le meilleur ami d'Isidore; plus loin, une caricature de Rosas, le dictateur argentin qui assiège Montévideo; enfin l'ancêtre, le grand-père d'Isidore, à l'intérieur d'un beau cadre, s'appuie contre une draisienne de la Restauration. Une vitrine, de style Régence, est remplie d'objets hétéroclites : on y trouve des miniatures, au milieu d'une collection de dagues, d'étriers, de statuettes de bois peint. Sur la cheminée, attirant les regards, vanité suprême du père Ducasse, deux vases de Tolède, dons du Consul d'Espagne; François les entoure de soins, Isidore les trouve irritants. Une vaste bibliothèque enfin est le dernier

point où s'accrochera notre regard. On y trouve de fort nombreux volumes, parmi lesquels on peut citer : les œuvres de Corneille, Racine, Molière, Voltaire, « Gaspard de la Nuit », « La Revue des Deux Mondes », le « Patriote Français », « Les Chroniques du règne de Charles IX », et un exemplaire de « Paul et Virginie » qu'Isidore lut, enfant (1).

Isidore n'aime pas ce cadre empesé, cette atmosphère fade, il fuit, dès qu'il le peut, la maison paternelle, il court, tout seul, assister aux « renideros », c'est-à-dire aux combats de coqs. Il fait la connaissance d'individus plus ou moins recommandables, d'aventuriers avec qui, tout joyeux, il va vagabonder dans les faubourgs, ils sont combien plus amusants que les parents Ducasse ! Quelquefois Isidore va rendre visite à son parrain, Eugène Baudry, voyageur et historien. Voici son jeu préféré, chez ce parrain débonnaire : il va dénicher de vieilles bouteilles d'eau-de-vie à la cave, les coiffe de vieux shakos, et les range comme un jeu de quilles, puis, leur casse la tête à coups de pistolet. Isidore a beaucoup d'amitié pour les armes à feu. Souvent il s'empare du vieux tromblon spagnol et, ainsi armé, part en chasse dans les faubourgs de la ville où la sarigue constitue son gibier favori. Plus tard, le dimanche, un fouet à la main, toujours muni de son cher tromblon, coiffé d'une

(1) « Paul et Virginie » choque nos aspirations au Bonheur. Autrefois, cet épisode qui broie du noir, de la première à la dernière page, surtout le naufrage final, me faisait grincer des dents. Je me roulais sur le tapis, et donnais des coups de pied à mon cheval de bois ». « Poésies », 1er partie.

casquette, il prend le bac qui mène à Sainte-Thérèse du Pantanoso. Dans ce bac, il retrouve ce que nous appelons aujourd'hui des « cow-boys » qui chantent des romances populaires en s'accompagnant à l'accordéon, ou jouent bruyamment à la « taba ». Isidore, seul, à l'avant, sous le ciel immense, rêvasse ou tire sur les rats d'eau et les échassiers.

Isidore se plaît dans ce milieu qui frappe son imagination. Il s'irrite de sa famille conformiste, monotone et banale, qui fait peser sur lui des contraintes odieuses, comme celle d'adresser une prière à Dieu, le matin, à son réveil (2); il préfère ces personnages truculents, aventureux et libres. Il n'est pas mondain, il fuit les amis de son père, conventionnels et sucrés, ah ! que meilleur est d'avoir devant soi l'espace, quelle joie grisante de voir tomber un gibier en humant l'odeur passionnante de la poudre ! Bien que différent, Isidore nous fait penser invinciblement au Rimbaud de « Ma Bohême » :

> Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées.
> ... Mon auberge était à la grande Ourse,
> Mes étoiles au ciel, avaient un doux frou-frou,
> Et je les écoutais, assis au bord des routes...

Mais le père Ducasse, apprenant ces escapades, intervient, décide d'y mettre fin, et interdit à son fils ces jeux indignes de lui et de son rang. Isidore se fâche, refuse d'écouter ce qu'il appelle les « bizarre-

---

(2) « Lorsque j'accomplis le pénible devoir, ordonné par mes parents, de t'adresser quotidiennement un cantique de louanges, accompagné de l'ennui inséparable que me cause sa laborieuse invention, alors je suis triste et irrité le reste de la journée ». Chant II, § 26.

ries » de son père, et ne tient pas compte de la « malsonnance de certaines observations mélancoliques » (3). Isidore est irréductible, pour le mater, on le met en pension, croyons-nous : il connaît trop bien la mentalité d'un enfant pensionnaire pour ne pas l'avoir été : « quand un élève interne, dans un lycée, est gouverné, pendant des années, qui sont des siècles, du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au lendemain, par un paria de la civilisation, qui a constamment les yeux sur lui, il sent les flots tumultueux d'une haine vivace, monter comme une épaise fumée, à son cerveau, qui lui paraît près d'éclater. Depuis le moment où on l'a jeté en prison, jusqu'à celui, qui s'approche où il en sortira, une fièvre intense lui jaunit la face, rapproche ses sourcils, et lui creuse les yeux. La nuit, il réfléchit, parce qu'il ne veut pas dormir. Le jour sa pensée s'élance au-dessus des murailles de la demeure de l'abrutissement, jusqu'au moment où il s'échappe, ou qu'on le rejette comme un pestiféré, de ce cloître éternel ». (4)

Isidore a certainement souffert de cette claustration dont son caractère difficile, violent, farouche, a du fort mal s'accommoder. Il est un enfant sauvage et grave ; « Moi, je ne sais pas rire, je n'ai jamais pu rire, quoique, plusieurs fois, j'aie essayé de le faire. C'est très difficile d'apprendre à rire. Ou plutôt, je crois qu'un sentiment de répugnance à cette monstruosité forme une marque essentielle de mon caractère. » (5). Il n'est

(3) Lettre du 22 mai 1869 à M. Darasse, banquier.
(4) Chant I, § 12.
(5) Chant IV, § 36.

pas fait pour vivre dans la contrainte et la discipline du collège. Il s'étiole, dans sa prison, devient haineux, la lassitude et le dégoût rendent sa « figure pâle » et font « luire ses yeux avec la flamme aigre de la fièvre » (6). Il doit aimer bien peu ses condisciples, qui sont « plus pâles encore », et dont « les sourcils sont froncés comme ceux des hommes ». Dès qu'il le peut il fuit cette ambiance lourde pour respirer à l'aise, et « recherche le recul des immenses solitudes » car il « éprouve le besoin de l'infini » (7).

Et pourtant Isidore est un élève travailleur que le succès récompense souvent, très estimé de ses maîtres. Il brille surtout en mathématiques, matière à qui, plus tard, il dédie un hymne de reconnaissance dans ses « Chants ». « O Mathématiques sévères je ne vous ai pas oubliées depuis que vos savantes leçons, plus douces que le miel filtrèrent dans mon cœur comme une onde rafraîchissante » (8). C'est précisément ce penchant, si marqué, qui donne à son père l'idée de l'envoyer à Paris, préparer l'Ecole Polytechnique, ou l'Ecole des Mines. Le départ est bientôt décidé. Isidore est heureux. Il part sur l'Océan avec une joie délirante qui se reflète dans son hymne célèbre : « Vieil Océan, aux vagues de cristal:.. tes bras amis... s'entr'ouvrent pour caresser mon front brûlant, qui voit disparaître la fièvre à leur contact » (9).

Isidore débarque à Bordeaux et arrive à Paris au début du mois d'août 1867. Nous n'avons aucun ren-

(6) Chant II, § 26.
(7) Chant I, § 8.
(8) Chant II, § 24.
(9) Chant I, § 9.

seignement sur la vie qu'il a pu mener à Paris. Pour toute relation, il a l'adresse du banquier des Consulats, M. Darasse, rue de Lille, que son père a chargé de lui verser une pension mensuelle. Isidore vit dans une chambre d'hôtel, 23, rue Notre-Dame-des-Victoires. On peut croire qu'il a suivi les cours d'un lycée. On trouve dans la Préface des « Poésies » une dédicace : « A Monsieur Hinstin, mon ancien professeur de réthorique », des allusions à ses condisciples, aux professeurs ou élèves de 2me et de 4me. Tout cela est bien vague. Un fait est certain, c'est que la préparation de l'Ecole Polytechnique n'a pas été longtemps le souci majeur d'Isidore. En 1868, en effet, il se lance dans la littérature, et fait paraître, au mois d'août, à ses frais le « Chant I de Maldoror », sans nom d'auteur, sous forme d'une plaquette éditée par Balitout. Il lance ce premier chant comme un ballon d'essai pour connaître l'accueil du public et de la critique: « Ne soyez pas sévères, termine-t-il, pour celui qui ne fait qu'essayer sa lyre : elle rend un son si étrange. Cependant, si vous voulez être impartial, vous reconnaîtrez déjà une empreinte forte, au milieu des imperfections. Quant à moi, je vais me remettre au travail, pour faire paraître un deuxième chant, dans un laps de temps qui ne soit pas trop retardé » (10). D'ailleurs il est optimiste, il a confiance en lui, il est sûr de sa valeur et n'hésite pas à écrire : « La fin du XIXme siècle verra son poète » (10).

Hélas son œuvre passe absolument inaperçue. Personne n'en parle, aucune critique. Il n'en n'écrit pas

(10) Chant I, §14.

moins, d'un seul jet, les cinq autres chants, sans se décourager. « Espérant voir promptement, un jour ou l'autre, la consécration de mes théories acceptée par telle ou telle forme littéraire, je crois avoir enfin trouvé, après quelques tâtonnements, ma formule définitive » (11). Isidore est ambitieux, il veut se faire connaître, il veut être lu : « Ce que je désire avant tout, c'est être jugé par la critique, et, une fois connu, ça ira tout seul » (12). Parlant d'Ernest Naville, correspondant de l'Institut de France, qui avait fait, à Genève, des conférences sur le Problème du Mal, il écrit à son éditeur qu'il veut lui envoyer un exemplaire de ses « Chants ». « Il pourra parler de moi... me fera connaître indirectement en France. C'est une affaire de temps. » (13).

Isidore va passer chez tous les éditeurs pour faire imprimer son œuvre. Personne n'en veut, Alphonse Lemerre, notamment la refuse. Isidore habite maintenant 32, boulevard Montmartre; pas très loin de chez lui, au n° 15, une nouvelle maison d'édition vient de s'ouvrir, dirigée par Albert Lacroix, « petit homme court, au poil roux, d'une activité trépidante et fièvreuse » (14). Il édite à leurs débuts, Zola, Richepin, les Goncourt. Il accepte les « Chants ». Isidore Ducasse voit donc imprimer son œuvre, qui paraîtra avec pour nom d'auteur, Comte de Lautreamont, pseudonyme qui lui a été inspiré par la lecture d'Eugène Suë.

---

(11) Chant VI, § 50.
(12) Lettre du 23 octobre 1869 à M. Verbrœckhoven, associé de son éditeur Lacroix.
(13) Lettre du 27 octobre 1869 au même.
(14) Jean Richepin.

Lacroix est un homme prudent, qui ne veut pas avoir de démêlés avec la police impériale. Il arrête la vente des « Chants » à cause de certaines violences de style qui en rendent la publication dangereuse. « J'ai fait publier un ouvrage de poésies chez M. Lacroix. Mais une fois qu'il fut imprimé, il a refusé de le faire paraître, parce que la vie y était peinte sous des couleurs trop amères, et qu'il craignait le Procureur Général .» (15).. Lautréamont se refuse à amender son texte. Il semble dégoûté de ces lenteurs et de ces discussions, il semble se désintéresser presque de ce qu'il nomme, lui-même, son « sacré bouquin » (16). Il prépare un autre ouvrage : « Je prends à part les plus belles poésies de Lamartine, de Hugo, Musset, Byron et de Baudelaire, et je les corrige dans le sens de l'Espoir, j'indique comment il aurait fallu faire. » (16). « J'ai complètement changé de méthode, dit-il, pour ne chanter exclusivement que l'Espoir, l'Espérance, le Calme, le Bonheur, le Devoir. Et c'est ainsi que je renoue avec les Corneille et les Racine, la chaîne du bon sens et du sang-froid, brusquement interrompue depuis les poseurs Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. » (15). Mais l'auteur va mourir bientôt, et ces nouvelles œuvres qu'il annonce ne verront jamais le jour.

Isidore semble, autant que nous puissions en juger d'après le peu de documents existants, avoir été un jeune homme sage. Son éditeur, Lacroix, le décrit : « Un grand jeune homme imberbe, nerveux, rangé et travailleur ».

---

(15) Lettre du 12 mars 1870 à M. Darasse.
(16) Lettre du 21 février 1870 à M. Verbrœckhoven.

Ses lectures sont : Mickiewicz, Byron, Milton, Southey, Musset, Baudelaire. Il a vécu vraisemblablement seul, ne voulant pas faire connaître sa vie. Nous n'avons connaissance d'aucune aventure sentimentale. Il fréquente peu les cafés, lit et travaille beaucoup. Le soir, il s'enferme dans sa chambre, et écrit; il n'écrit que la nuit, assis à son piano, buvant beaucoup de café. Il déclame ses phrases en plaquant de larges accords, qui réveillent en sursaut les locataires de l'hôtel (17).

Isidore, reclus, écrit infatigablement; dans une lettre du 22 mai 1869 il dit à son banquier : « Au reste, je suis chez moi à toute heure du jour. »

En 1870 Isidore disparaît. On perd sa trace. Mystère. Il change souvent de domicile (18). Il travaille peu. Il rédige ses « Poésies », à cette époque, dont il fait publier, en mai 1870, la préface : deux minces plaquettes qui contiennent respectivement les première et deuxième parties de cette préface. Les différentes poésies qui devaient suivre n'ont jamais été retrouvées. Ces plaquettes portent son vrai nom.

Et maintenant nous abordons un mystère troublant de la vie d'Isidore : a-t-il été un révolutionnaire, un agitateur politique ? Rien de sûr ne nous étaie, cependant nous n'hésitons pas à croire que oui. Quelqu'un, avant nous, a déjà formulé cette hypothèse, ce qui lui a valu, de la part de M. Louis Aragon, une lettre ordurière, comme il était de bon ton chez les Surréalistes

---

(17) Ces seuls détails précis que nous ayons, sont rapportés par M. Lacroix, qui a bien connu Isidore.

(18) Il habite successivement : 32, fb. Montmartre; 15, rue Vivienne; 7, fb. Montmatre, où il meurt.

à cette époque (19). Nous ne craignons pas cependant de remettre en question ce point de vue.

Plusieurs arguments militent en faveur de la « version imbécile Lautréamont-orateur public ». Deux amis d'Isidore, Georges Dazet et Joseph Durand (20), étaient deux socialistes militants, qui participeront plus ou moins à la Commune. Peut-être l'ont-ils entraîné et convaincu ? En faveur de notre thèse, nous pouvons citer deux références différentes : d'abord Jules Vallès, dans « l'Insurgé », décrit un nommé Ducasse qui a, avec Isidore, bien des similitudes : « Ducasse-un écarquillé. Il écarquille ses yeux tout ronds, il écarquille ses coudes pointus; il écarquille ses jambes qui tricotent, il écarquille sa bouche, coupée en fente de tirelire, d'où s'échappe une voix pointue et enchifrenée dont le son ne vous égratigne pas seulement le tympan, mais la peau. « Tu ressembles à un chat jaune qui c... dans de la braise », lui a dit Dacosta. Il ressemble aussi à un chat qui fait grincer ses griffes après les vitres d'une chambre où on l'a oublié trois jours, et où il a maigri de famine et de rage... Sec comme un cent de clous, les bras comme des allumettes, les tibias comme des fuseaux, et jointures en fil de fer, (21) grimaçant et claquant

(19) « Vieille pourriture, je lis à l'instant même tes canailleries du 15 et du 19 septembre. Je te trouve grossier, cul foireux, mais surtout menteur et lâche. Il t'a fallu 4 jours pour apprendre, que la version imbécile Lautréamont — orateur public, que tu avais acceptée dans ton ignorance de carpe, était au moins controversée », etc.
Louis Aragon, « Traité du Style » (1928).

(20) Cf. Dédicace des « Poésies ».

(21) Cf. « les os en saillie de ma figure maigre ». Chant I, § 8.

comme un lot de pantins de bois à la porte d'un bazar... Il monte gravement les marches de l'estrade... fronçant les sourcils... serré dans une redingote qui l'étrique et dont ses os crèvent le drap... (22).

Deuxième référence : il est probable que le Ministre de l'Intérieur chargea un nommé Vitu, publiciste obscur, de se rendre dans les réunions publiques, que Napoléon III avait autorisées à partir de 1868, d'en rédiger des synthèses destinées à éclairer l'Empereur. En 1869 paraissait, chez Dentu, une plaquette de 96 pages, « Les Réunions Publiques à Paris 1868-1869 », où l'auteur cite souvent un orateur appelé Ducasse, qui jouit d'une grande popularité, à en juger par les fréquents « tonnerres d'applaudissements » qui ponctuent ses discours. « Parmi les orateurs habituels, on retrouvera souvent le nom de MM. Ducasse et Rigaut qui sont, croyons-nous, des étudiants. »

On peut dire enfin que les phrases véhémentes, prononcées par les Ducasse, de Vallès et de Vitu, correspondent tout à fait au caractère farouche et violent d'Isidore. Nous reviendrons plus loin et longuement sur ce point. Nous admettrons donc que Lautréamont a bien été un agitateur public. Rien ne le prouve irréfutablement (d'autant plus que le nom de Ducasse que citent Vallès et Vitu est extrêmement banal et répandu), mais rien ne prouve le contraire non plus. Et comme cette opinion nous paraît logique, nous le démontrerons ultérieurement, nous la maintiendrons.

Nous ne savons plus rien d'Isidore. Il disparaît dans les ténèbres, où il s'évanouit, comme un de ses per-

---

(22) Jules Vallès. « L'Insurgé ». Chapitre XIV.

sonnages fantastiques. Nous savons qu'il meurt, au 7, faubourg Montmartre, dans un hôtel dirigé par François Dupuis, le jeudi 24 novembre 1870, à 8 heures du matin, « sans autres renseignements », dit l'acte de décès. Il est inhumé le 25 novembre dans une concession temporaire du Cimetière du Nord. Personne ne suit son enterrement. Isidore est mort comme il le voulait, dans la solitude et le silence : « On ne me verra pas, à mon heure dernière, entouré de prêtres,,, qui ouvre la porte de ma chambre funéraire ? J'avais dit que personne n'entrât. Qui que vous soyez, éloignez-vous. » (23).

Isidore a passé sur la terre comme un météore, un bref séjour de 24 ans. Ce jeune homme farouche, drapé de mystère, sévère et sombre à un âge où l'on n'est généralement, que gaieté expansive, nous laisse un livre « extraordinaire et irradiant, gonflé de visions fantastiques » (24), une épopée délirante et fastueuse, où il semble vivre dans une sorte de panique mêlée de révolte, grouillant de mille monstres, de l'immonde cloporte, à l'aigle triomphant, que parcourt Madoror, le héros ténébeux, mâchant sa rage et ses blasphèmes, échevelé, sur un cheval furieux, galopant sur les côtes sombres et sauvages d'un océan grondant et déchaîné.

---

(23) Chant I, § 10.

(24) Kléber Haedens. « Histoire de la Littérature Française », p. 373.

CHAPITRE III

L'Œuvre

A la lecture des « Chants », dit Léon Bloy « on sent battre ses artères et vibrer son âme jusqu'au tremblement, jusqu'à la dislocation » (1). En effet, la première impression d'ensemble qu'on éprouve est que cette œuvre est passionnée, frénétique au-delà de toute mesure. Cette passion démesurée, sans entraves, est celle d'un tempérament « volcanique », selon le mot de Berlioz, d'un jeune homme ardent, exalté, pessimiste. Dans cette œuvre lyrique, d'un lyrisme échevelé, une des plus lyriques de la littérature française, nous apprenons à connaître l'auteur, térébré de doutes, tonitruant ses haines, assailli de rêves fantastiques. C'est, en un mot, l'œuvre d'un romantique, romantique par sa passion déchaînée, romantique par son lyrisme qui nous montre un « cœur mis à nu », romantique par ses personnages épiques : Maldoror, le héros fatal et sombre, essayant d'entraîner Merwin sur son cheval, nous fait penser à cette fameuse « course à l'abime » traduite

(1) Léon Bloy. « La Plume », 2e année, p. 151-154.

en musique par Berlioz, de Méphistophélès enlevant Faust; les galops échevelés de Maldoror rappellent les courses de Manfred dans la steppe, chantées par Byron, Hugo et Liszt. Comme le dit Edmond Jaloux : « Les Chants de Maldoror » m'ont toujours paru le chef-d'œuvre de la vraie littérature romantique française, Lautréamont a réalisé le romantisme véritable... il l'a réalisé quarante-cinq ans après le romantisme, mais la chronologie ne fait rien à l'affaire. Ce livre magique et torturé est un de ceux qui se marquent le plus violemment dans l'imagination, un de ceux dont on se déprend le plus difficilement. Il y a là un désespoir, une révolte et un lyrisme d'une telle puissance et d'une telle originalité qu'ils en sont inoubliables. Il y a dans Maldoror une sorte de beauté particulière qui fait de cette œuvre un livre unique; une beauté démoniaque et sulfureuse, une ivresse de la négation, l'ivresse mauvaise d'un adolescent malheureux, enfermé dans sa solitude et qui meurt d'auto-intoxication ».

Lautréamont doit beaucoup aux romantiques. Avant tout, cette détresse profonde, ce pessimisme qui sont un « Mal du Siècle » plus intense, plus pesant, qu'ont éprouvés Baudelaire, Léopardi, le poète difforme, amer et désespéré :

« ..... Amara et noia
La vita, altro mai nulla : e fango è il mondo »

et Heinrich Heine, au pessimisme plus léger, mais exacerbé dans les dernières années de sa vie qu'il a passées cloué sur son lit de malade.

---

(2) « ..... Amère et sombre
Est la Vie; d'ailleurs toujours un néant : le monde est [une fange »,

Plus que de la détresse, c'est surtout une impression voisine de la Peur qui se dégage de l'œuvre, avec son héros cruel, ses rêves proches de l'hallucination, ses décors sombres et sauvages, noyés dans une nuit épaisse et lourde. Nous sommes plongés dans une atmosphère inquiétante qui nous irrite et nous fait frissonner, où le silence est soudain déchiré par un cri de douleur, où une eau glauque charrie un cadavre, où, sur un lit bouleversé, s'agite un homme hanté par un cauchemar affreux. Cette angoisse qui nous étreint comme une cangue, nous l'avons éprouvée à la lecture d'Edgar Poë, le chantre de la terreur, dans des œuvres comme « Bérénice », « le Masque de la Mort Rouge », « le Cottage Landor », « Ligéia », « le Cœur révélateur », etc. Nous retrouvons encore cette impression dans les œuvres de Maurice ROLLINAT, aux titres combien significatifs : « l'Enragée », « l'Enterré vif », « les Agonies lentes », « le Glas »...

« J'écoute, malgré moi, les notes infernales
Qui vibrent dans mon Cœur où Satan vient cogner.
.....
Le Meurtre, le Viol, le Vol, le Parricide,
Passent dans mon esprit comme un farouche éclair. »

« Le Fantôme du Crime ».

BAUDELAIRE, enfin, a aussi marqué Lautréamont. L'un et l'autre ne nous présentent que des « femmes damnées », des prostituées viles ne connaissant que la débauche, des spectacles d'un réalisme cruel. C'est dans le style des « Chants » qu'on retrouve le plus l'influence baudelairienne; nous y reviendrons plus loin.

Lautréamont a donc nettement subi l'empreinte

romantique, il est le descendant direct de ces poètes dont MUSSET a pu dire que :

« Leurs déclamations sont comme des epées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang ».
« Nuit de Mai ».

Lautréamont n'a certes pas que des ancêtres romantiques. Edmond JALOUX estime qu'il est soumis à l'influence de DANTE, influence qu'on retrouve dans certaines strophes des « Chants », notamment dans la strophe 7 du Chant I : « J'ai fait un pacte avec la prostitution, afin de semer le désordre dans les familles », etc. Les Chants sont, dit Edmond JALOUX, « une « Divine Comédie », imaginée par un enfant génial... où apparaît la hantise de la terreur, du sang et de la damnation ».

A notre avis, bien plus considérable est l'influence exercée sur Lautréamont par le Marquis de SADE et ses successeurs. Cet arsenal de tortures, de viols, de crimes, de noyades, ces descriptions de cruautés que nous offre Lautréamont, nous les retrouvons dans « Justine », « Juliette », « les Cent-Vingt Journées de Sodome », et aussi dans les œuvres des successeurs directs de SADE, « Histoires Extraordinaires », d'Edgar POÉ, et surtout dans le « Roman Noir », des conteurs anglais LEWIS et Anne RADCLIFFE. Ambrosio, le héros de Lewis, est tour à tour assassin, parjure, incestueux, sataniste, la vertueuse Antonia connaît un sort aussi funeste que la Justine de SADE, et le récit est riche en obscénités. Le roman d'Anne RADCLIFFE, « The Mysteries of Udolpho » (paru à Londres en 1794), ne le cède en rien au précédent. Tous deux regorgent de

descriptions effrayantes, le surnaturel y règne ainsi qu'un satanisme de commande.

Il est donc bien certain qu'on peut trouver des ancêtres nombreux à Lautréamont, cela n'empêche pas que son œuvre soit profondément originale, qu'elle occupe, dans la littérature, une place vraiment particulière. Lautréamont est incontestablement un précurseur, nous allons voir en quoi.

Lautréamont écrit une œuvre romantique en un style réaliste, précis, semblable en cela à BAUDELAIRE décrivant sa « Charogne ». Mais le spectacle de la vie réelle ne lui suffit pas, il nous offre des spectacles surnaturels, « un trône formé d'excréments humains et d'or, sur lequel trônait, avec un orgueil idiot, le corps recouvert d'un linceul, fait avec des draps non lavés d'hôpital, celui qui s'intitule lui-même le Créateur ». Et ce Créateur, nous le voyons extraire d'un infernal creuset des corps humains qui se débattent en un carrousel gigantesque, pour les dévorer, comme le Cronos des Grecs dévorait ses enfants pour éviter d'être détrôné par eux (3). Lautréamont excelle dans ces scènes grandioses et fantastiques qu'il décrit avec une minutie extrême; il est en quelque sorte le chantre magique de l'au-delà, le réaliste de la vie surnaturelle. Son style, très précis, témoigne d'un réel esprit d'observation; ainsi, par exemple, la description du vol du milan est d'une puissance d'évocation rare : « Ses ailes, longues et étroites, paraissent immobiles; c'est la queue qui croit diriger toutes les évolutions, et la queue ne se trompe pas : elle agit sans cesse.

(3) Chant II, § 22.

Il s'élève sans effort; il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné; il semble plutôt nager que voler; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête et reste comme suspendu ou fixé à la même place pendant des heures entières. » (4) Lautréamont n'est pas exempt de maladresses, de lourdeurs, certaines phrases, embrouillées et démesurément longues, sombrent dans un pathos inextricable; parfois, son style devient pompeux et ridicule, comme par exemple quand il s'adresse à Dieu : « tu retombes assez souvent, toi et tes pensées, recouvertes de la lèpre noire de l'erreur, dans le lac funèbre des sombres malédictions » (5). Dans la polémique, aiguillonné par la haine, il approche de la perfection, ses anathèmes sont empreints de puissance et d'une certaine grandeur, ses critiques contre quelques grands noms de la littérature témoignent d'un mordant extrêmement vif et ne manquent pas de verve : CHATEAUBRIAND est le « Mohican mélancolique »; Georges SAND, « l'hermaphrodite circoncis »; LAMARTINE, la « Cigogne larmoyante », etc. (6). Au cours des phrases jaillissent des images saisissantes, « les plus inattendues et les plus hardies, tout un luxe de rapprochements d'idées et de métaphores inattendues qui, plus tard, donnera naissance à un véritable monde poétique » (7).

C'est cela qui est nouveau, cela qui est original. A la fin d'une période déclamatoire, brusquement le

---

(4) Chant V, § 48.
(5) Chant II, § 26.
(6) Poésies, § 1.
(7) Edmond Jaloux. Introduction à une édition des « Chants ». Corti, 1938.

ton change, une image truculente apparaît, d'une truculence qui surprend, qui choque, et qui, à la réflexion, fait sourire. Ainsi après une strophe particulièrement sombre, Lautréamont nous chante un hymne sur le Pou avec un sérieux imperturbable (8), ailleurs il nous indique la façon de tuer les mouches (9). Nombreux sont ceux qui ont cherché une définition de l'Humour, ARAGON, par exemple, le définit longuement par son contraire. Eh bien! nous croyons que l'esprit le moins averti peut comprendre ce qu'est l'Humour en lisant les « Chants », dont maintes strophes mériteraient de figurer dans une anthologie. Le lecteur, parfois accablé par un récit déprimant, se surprend à se détendre dans un sourire, à la lecture de certaines images ou comparaisons bouffonnes, l'atmosphère lui paraît plus légère. Lautréamont nous décrit par exemple, le Créateur « saoûl comme une punaise qui a mâché pendant la nuit trois tonneaux de sang » (10), ou, ailleurs, « les bras pendants comme les deux testicules du poitrinaire » (10). On éprouve l'impression que l'auteur se moque du lecteur, on se demande si son œuvre n'est pas une farce quand on lit : « Sous mon aisselle gauche, une famille de crapauds a pris résidence, et quand l'un d'eux remue, il me fait des chatouilles » (11), ou encore : « Il a seize ans et quatre mois. Il est beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces:.. ou comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul

(8) Chant II, § 23.
(9) Chant IV, § 36.
(10) Chant III, § 34.
(11) Chant III, § 38.

des rongeurs indéfiniment et fonctionner même caché sous la paille, et surtout comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » (12). Lautréamont conduit son récit à sa guise, prenant plaisir à nous choquer, à nous ahurir. Au début d'une strophe, nous ne pouvons préjuger en aucune façon de ce que sera la fin. Nous nous laissons prendre parfois par le récit, nous nous adaptons à l'atmosphère, mais brusquement Lautréamont nous rabroue, comme s'il prenait plaisir à deviner nos mimiques étonnées ou déçues. On a l'impression d'un piège tendu, et, il faut le reconnaître, le piège est habile et efficace.

Cet humour spécial, juxtaposant le comique au tragique, surprend, c'est le moins qu'on puisse dire, le lecteur, se traduit par un choc, choc provoqué par la conscience qu'a l'esprit d'une discordance aigüe déclenchée par l'irruption brusque, dans un récit dont le climat est dramatique, ou à la fin d'un raisonnement bien conduit et exposé, d'une proposition bouleversant la conclusion que, logiquement et comme par avance, se laissant entraîner quasi mécaniquement, il donnait à ce raisonnement, ou surprenant, par une bouffonnerie innattendue, son état affectif, adapté par une sorte de mimétisme à un ton précédemment dramatique. C'est là l'originalité de Lautréamont, c'est en somme ce que, plus tard SUPERVIELLE nommera « l'Humour triste », et BRETON « l'humour noir ». Le lecteur des « Chants », comme François VILLON, peut s'écrier : « je ris en pleurs ».

(12) Chant VI, § 52.

Une ultime remarque enfin : dans ancune autre œuvre Littérraire, les Animaux n'ont une telle importance. Dans une statistique assez oiseuse on a pu dire que Lautréamont en cite cent quatre-vingt-cinq ; on trouve quatre cent trente-cinq références à la vie animale. Cela s'explique, car l'œuvre de Lautréamont réalise ce que BACHELARD appelle « une phénoménologie de l'aggression ». L'animal chez Lautréamont, est saisi dans ses fonctions les plus directes, dans ses fonctions d'aggression, il n'attend pas, il n'est pas passif, il mord; il n'est ni repu, ni endormi, ni bienveillant, il est hostile. A côté de Lautréamont, NIETZCHE est tranquille, en famille, entre son aigle et son serpent. L'animal est choisi en fonction de son moyen d'aggression, dent, corne, bec et surtout griffe et ventouse, correspondant au double appel de la chair et du sang. La cruauté juvénile a pour base, en effet, la volonté de lacérer, de griffer, de pincer, de serrer. L'animal-choix de l'imagination lautréamontienne est le crabe, qui préfère perdre sa patte que de lâcher prise, et le Pou.

Que dire de cette œuvre surprenante ? Plus elle nous est familière, plus elle nous étonne, Elle suscite en nous de multiples questions, elle nous paraît inexplicable. Inexplicable, la production de cette œuvre, géniale à certains égards, en laquelle un homme, à peine sorti de l'adolescence, un homme sur qui plane un mystère presque total, exprime, comme le dit JALOUX, « une vision du monde presque autonome ». Etonnants, les rêves bizarres, les pensées, les préoccupations de Lautréamont, et la langue, par laquelle il les transcrit, à la forme traditionnelle, au ton par

moments presque classique, « grand siècle ». Etonnants encore les rapprochements qu'il fait entre ses pensées, inexplicables ses associations d'idées, ses émotions, ses joies et ses peines. Cet homme, qui s'évanouit dans l'inconnu, cette œuvre fabuleuse, posent à l'esprit un problème passionnant et insoluble. Il a passé sur notre terre comme un météore, passage bref mais éblouissant.

Cette lumière étrange, plusieurs générations l'ont perçue. Inconnu de son vivant, Lautréamont a eu une éclatante revanche : on l'a lu, étudié, commenté, édité; ce paria des Lettres pénétrera les bibliothèques, pourtant méfiantes, de l'Université, sous la forme, bien humble, au reste, de notre thèse. S'il n'a pas encore la consécration du dictionnaire Larousse, un mouvement littéraire, pourtant sévère dans ses choix, et dont la rage iconoclastique a épargné bien peu d'idoles, en a fait son dieu; des peintres ont essayé de reproduire ses traits par la seule imagination. BLOY, René CREVEL, Jean CASSOU, BRETON, Joseph DELTEIL, Tristan TZARA, GIDE, Rémy de GOURMONT, JALOUX, Léon-Pierre QUINT, SOUPAULT, BACHELARD, l'évoquent, le critiquent ou l'admirent.

Lautréamont a découvert le procédé de l'écriture automatique, il note des associations d'idées ou d'images, sans l'intervention de la conscience. Les phrases se déduisent les unes des autres sans plan, sans préméditation, sans logique parfois, sous le seul effet de l'inspiration. Il est en quelque sorte dans un état d'hallucination volontaire et transcrit automatiquement tout ce qui vient à son esprit. Dans cet état second, il découvre un monde poétique nouveau, bizarre et

inconèrent comme un rêve. La poésie moderne gravite autour de cette poésie-là. Le Surréalisme descend directement de Lautréamont, du reste BRETON, ARAGON, SOUPAULT se réclamant de lui. De quoi s'agit-il pour eux? Il s'agit de se « livrer à des orgies d'images découvertes sous la dictée de l'inconscient... seuls les éléments de la pensée qui échappent au contrôle de la raison... leur paraissent dignes d'une transcription littéraire » (13). Les surréalistes cherchent à étendre le champ de la réalité connue en dévoilant les expériences d'une vie irrationnelle et du rêve, essayant de défricher des terres nouvelles. Il est évident qu'une telle attitude mérite des critiques, mais ces critiques n'ont pas leur place ici.

Restant sur un plan plus modeste, nous constaterons l'influence vraiment marquée que Lautréamont a exercée sur les générations qui l'ont suivi. Doublement original, romantique à une époque où on ne l'est plus, surréaliste en un siècle où on ne l'est pas encore, il est pour nous « cet être fabuleux, mais qui nous est familier, pour qui la Poésie semble avoir surmonté le stade de l'activité d'esprit pour devenir véritablement une dictature de l'Esprit » (14).

---

(13) Kléber Haedens. « Histoire de la Littérature Française ». Sequana, 1943.

(14) Tristan Tzara. Essai 1934. Cité par Nadeau, in « Histoire du Surréalisme», p. 67.

CHAPITRE IV

Données étiologiques

Avant de rechercher si, dans la vie de Lautréamont, il n'est pas possible de découvrir certains facteurs susceptibles d'éclairer le fonds mental dont nous étudierons, tout à l'heure, les principaux aspects, il nous paraît indispensable de nous demander si, dans ses antécédents héréditaires, n'apparaissent pas quelques lueurs qui nous permettent de le mieux comprendre. N'ayant aucun renseignement sur la mère, nous limiterons, comme plus haut, cette étude des antécédents à celle du père.

De la vie de François Ducasse se dégagent trois aspects essentiels :

— Un homme mondain, un dandy insouciant et léger.

— Brusque revirement et départ vers des contrées inconnues et dangereuses pour des recherches archéologiques.

— Préoccupations philosophiques : création d'une école de langue française.

Ce qui nous frappe chez Ducasse, c'est ce brusque

désir d'un voyage qui n'a aucun rapport avec ses activités et ses tendances habituelles, c'est ce goût soudain pour l'archéologie chez un homme qui ne s'en est auparavant pas montré particulièrement curieux, c'est, plus tard, cette décision d'ouvrir une école et d'y vulgariser les théories positivistes, fort éloignées de ses préoccupations premières, d'ordre purement sentimental. Si l'on veut autrement, ce que nous remarquons dans la vie de Ducasse c'est, non pas ces spectaculaires changements de vie, non pas cette soudaine — et temporaire d'ailleurs — rupture avec la société, mais bien cette succession, en un laps de temps assez court — quelques années — d'activités disparates : un homme expansif, gai, à tout prendre, peut-être assez superficiel, devenant l'auteur d'une étude sur des civilisations éteintes, puis professeur de philosophie.

Ducasse est certainement un homme intelligent et instruit, portant un vif intérêt au plaisir dans toutes ses modalités, égoïste, prétentieux, phraseur et jouisseur, sa sexualité exagérée n'est pas faite pour le stabiliser. Il prend des décisions brusques comme poussé par une impulsion. Son insuffisance vis-à-vis des obligations de la vie pratique lui procure d'amères « défaites », véritables « expériences ratées ».

Francois Ducasse est un de ces « êtres complexes, hétérogènes. Dans l'ordre intellectuel, ils possèdent quelquefois à un très haut degré, les facultés d'imagination, d'invention et d'expression, c est-à-dire les dons de la parole, des arts, de la poésie. Ce qui leur manque d'une façon plus ou moins complète, c'est le jugement, la rectitude d'esprit, et surtout la conti-

nuité, la logique, l'unité de direction, dans les productions intellectuelles et les actes de la vie » (1).

Si nous rappelons que KRAEPELIN distingue cinq catégories de déséquilibrés : les excitables, les instinctifs, les fantasques, les mythomanes et les instables, nous voyons que François Ducasse est le type même de l'instable, dont il présente les traits essentiels : impulsions, défaut d'autocritique, faiblesse de jugement. Cependant, il n'y a rien là de bien pathologique, chacun de nous, dans son entourage, connaît un François Ducasse, ce type d'homme étant, somme toute, presque banal. Nous ne voulons pas être taxé de malveillance à l'endroit du père d'Isidore, mais nous nous croyons en droit de dire qu'il est (au sens où M. FRIBOURG-BLANC emploie ce mot) un désiquilibré.

Le milieu familial et scolaire où a vécu Lautréamont joue un grand rôle à nos yeux, tant sont tenaces, chez l'adulte, les impressions, les émotions, les dégoûts, les révoltes ressentis au cours de l'enfance. « La famille, première école de l'exemple, joue un rôle primordial dans la constitution du fonds mental. » (2)

Nous avons dit déjà que le désaccord régnait souvent entre le fils et le père, que le jeune Isidore s'accommodait fort mal de la discipline du collège, nous n'y reviendrons pas. Mais ce que nous voulons souligner, c'est cette discordance si précoce entre le

---

(1) Regis. « Traité de Psychiatrie ».
(2) Levy-Valensi. « Précis de Psychiatrie ».

jeune Isidore et le milieu dans lequel il vit, c'est ce sentiment âcre de révolte et de haine qui commence à sourdre en lui. Le jeune Ducasse nous fait penser au jeune Henri BEYLE, qui se sent dépaysé chez lui : il déteste son père, avare, laid, taciturne, qui incarne à ses yeux la haute bourgeoisie grenobloise; il déteste sa tante Séraphie, vieille fille bigote. Dans cette famille royaliste, il est jacobin et applaudit à l'exécution de Louis XVI.

Un fait, peut-être minime en apparence, nous paraît important : c'est le changement radical qui survient dans la vie de Lautréamont : à l'âge de vingt et un ans, cette transplantation de Montévideo à Paris. Il était collégien, sous la domination de ses maîtres et de son père, le voilà à Paris, seul et libre. Comme on l'a déjà dit : « Rien n'est plus dangereuux pour la stabilité de l'esprit qu'un changement subit des circonstances extérieures qui ne laissent pas à la vie intérieure le temps de s'y adapter graduellement. » (3)

Pour qui étudie Lautréamont, une constatation s'impose : l'auteur des « Chants » est mort à vingt-quatre ans, son œuvre est celle d'un jeune homme. Nous croyons devoir, dès lors, nous demander si, précisément, cette extrême jeunesse n'est pas susceptible de nous éclairer sur bien des points, autrement dit, si la *crise de la puberté* et ses modifications ou troubles psychiques n'ont pas particulièrement influencé Lautréamont.

La puberté est, en effet, dans la vie psychique, la

(3) Maudsley. « La Pathologie de l'Esprit », 1883.

période la plus riche de transformations, de bouleversements; on peut dire qu'elle est la période d'*exaltation des tendances*,, elle fait apparaître :

— au point de vue intellectuel : le goût de la lecture, l'éveil de l'émotion esthétique, la tendance à la rêverie, l'amour de la logique.

— au point de vue affectif : l'amitié, les sentiments altruistes, le courage, la timidité, l'émotivité.

En schématisant, on peut, avec Suzanne LECONTE-LORSIGNOL, distinguer, trois caractères essentiels chez les pubères : tendances paranoïaques, tendances à rationnaliser, exaltation imaginative.

Prédominant en effet est le rôle de la Puberté dans certaines attitudes d'orgueil et de révolte, si fréquentes à l'adolescence. Cet âge est celui de la présomption, de la vanité, de la lutte contre les principes établis. Tout adolescent est, plus ou moins, un paranoïaque. La personnalité s'hypertrophie et le jeune homme se croit volontiers le centre du monde : d'où la difficulté, pour lui, de supporter les disciplines familiales et scolaires. La révolte contre l'autorité familiale ou sociale; le choix des opinions politiques extrêmes, le goût de la vie indépendante, de la liberté, quelquefois la fugue, constituent ce que JOFFROY et DUPOUY ont appelé la « paranoïa ambulatoire ». Dans ces troubles du caractère, entrent, sans doute, pour une bonne part, les modifications de l'intellectualité propres au pubère : l'intransigeance, la révolte contre toute contrainte découlent naturellement de la conscience qu'il a du caractère impeccable, indiscutable, de ses raisonnements, de sa logique. Comment ne pas se croire un être supérieur, quand on a découvert, d'aussi fraîche date, com-

bien on savait habilement manier les idées et les théories ? L'adolescent a tendance à rationnaliser, il a le goût de la logique. « Il y avait du vague dans mon esprit... vous (les mathématiques) avez chassé ce voile obscur. Vous avez mis, à la place une froideur excessive, une prudence consommée, une logique implacable... Mon intelligence s'est rapidement développée... au milieu de cette clarté ravissante. Vous me donnâtes la froideur... vous me donnâtes la prudence.. vous me donnâtes la logique... avec ses syllogismes dont le labyrinthe compliqué n'en est que plus compréhensible, mon intelligence sentit s'accroître du double ses forces audacieuses. » (4). Comme le dit ARISTOTE, parlant des jeunes gens, dans sa « Rhétorique » : « Ils croient tout savoir, ils tranchent sur tout. » Le pubère est enfin aussi un rêveur. C'est une rêverie de compensation que la sienne : la vie ne lui apporte pas ce qu'il désire, se trouvant frustré dans ses espérances, il se réfugie dans le rêve, rêve merveilleux où il joue le rôle qu'il veut, dans le monde qui lui plaît, ce thème étant en général celui d'une importante tendance humaine : amour, puissance, fortune (5).

Celui qui envisage l'influence de la puberté sur la constitution du fonds mental ne peut pas ne pas pen-

---

(4) Lautreamont. Chant II, § 24.

(5) La littérature romantique abonde en récits rappelant les rêveries du pubère, souvent d'aillleurs elle met en scène des jeunes gens qui présentent une exaltation imaginative analogue à celle que nous décrivons (Werther, René). On pourrait dire que les romantiques avaient la mentalité pubère, c'est pourquoi peut-être cette littérature plaît tant aux adolescents.

ser à un de nos grands poètes qui est un exemple typique de puberté pathologique : RIMBAUD, RIMBAUD, le vagabond, le dromomane. Instinctif, RIMBAUD l'est sans conteste : gouverné par ses impulsions auxquelles il ne sait résister. doué d'un vif sens artistique. il se sent poussé irrésistiblement à parcourir le monde, il erre, au gré de son humeur changeante, ne pouvant supporter une vie régulière, une situation stable. Il s'évade, par goût de l'aventure, par « besoin poétique», ayant trop de tendances à la liberté pour se plier à la contrainte sociale. Jusqu'à quinze ans, le jeune RIMBAUD est un petit garçon docile (en apparence), un élève, dit Georges IZAMBARD, son professeur de rhétorique à Charleville, « un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles propres, aux cahiers sans tâches, aux devoirs étonnamment corrects ». Cependant il vagabonde déjà avec de petits voyous dans la campagne belge et sa « juste et vraie bonté originelle le faisait être, sans scrupule, l'ami des contrebandiers ». Au collège impérial, il se montre républicain farouche. « Il ne se gênait nullement, écrivent d'anciens condisciples pour apporter en classe des dissertations où il célébrait Marat, Robespierre, les invoquant dans des phrases telles que « les jeunes vous attendent. » A quinze ans, RIMBAUD est un révolté, un solitaire, un ennemi de Dieu, un admirateur de la Nature. Un incoercible besoin d'évasion le tourmente, il rêve de Paris. Voulant chercher un dérivatif à son désir de fuite, il lit beaucoup, mais la guerre survient, le courrier n'envoie plus rien aux libraires. Un jour, le 29 août 1870, il n'y tient plus, il fuit à Paris. Mais à la descente du train, sans billet, sans argent, sans papiers, il est arrêté pour

vagabondage et conduit à Mazas. Dix jours après avoir été rendu à sa famille, deuxième fugue en Belgique cette fois. Il est rapatrié par la police. En février 1871, il s'échappe encore et arrive à Paris où il erre quinze jours, mourant de faim, jusqu'à ce qu'il se décide à rentrer chez lui, à pied. Il reste en famille, rongeant son frein jusqu'au jour où, ayant écrit à VERLAINE, celui-ci lui répond : « Venez, chère grande âme, on vous attend, on vous admire. »

L'influence de la Puberté sur le psychisme est indéniable, l'étude clinique de Lautréamont nous en fera retrouver les principaux caractères, comme nous venons de les trouver chez RIMBAUD.

CHAPITRE V

Etude clinique

Achevée la dernière page des « chants », le lecteur, un peu obnubilé par ces pages fracassantes, est assailli par mille impressions, Il ne peut dire nettement ce qui l'a frappé le plus dans cette œuvre qui laisse son esprit bouleversé comme un chaos, flou, noyé de brume. Puis, peu à peu, la lumière se fait, irrésistible, dessinant les lignes d'une silhouette familière, celle de Maldoror, le héros aux « pensées hautaines et méchantes ». L'homme à la « salive saumâtre », hante ces « pages incandescentes ». Génie du mal, hypocrite, froidement cruel, blasphémateur, il se repaît des tortures qu'il inflige, il tue, arrache, broie, coupe, fait jaillir le sang à flots. Sur une côte sauvage et désolée, assis sur un roc, il darde ses yeux avides sur un navire en perdition dans la tempête, tend l'oreille pour mieux percevoir les gémissements des victimes, les craquements du vaisseau, le tintamarre de la mer déchaînée, qui lui compose une symphonie enivrante. Lautréamont nous décrit avec minutie l'état d'âme des nau-

fragés, l'indicible terreur qui les garrotte, étire son récit, le ponctuant de cette phrase, térébrante à force d'être répétée. comme pour aiguiser notre angoisse : « Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme, mais il sombre avec lenteur... avec majesté ». Maldoror ne perd rien de ce festival macabre qui lui est offert, il hurle sa haine aux victimes, leur décoche, comme des projectiles, ses imprécations, brandit son fusil, et, d'une balle précise, casse la tête à un naufragé qui, par miracle, allait échapper à la mort. « Debout sur le rocher... j'épiais dans l'extase cette force de la tempête s'acharnant sur un navire sous un ciel sans étoiles ». Ce récit, particulièrement suggestif, remplit six longues pages. L'auteur ne nous épargne aucun détail, étale, avec insistance sous nos yeux, la scène du carnage final où les requins « font une omelette sans œufs de ces êtres humains qui remuent les quatre membres » (1), Ailleurs, Lautréamont nous décrit le viol d'une jeune fille par Maldoror, puis par son chien, en termes assez discrets d'ailleurs. Il est vrai que le viol, acte bénin, ou presque, ne vaut pas qu'on s'y arrête, mais combien plus séduisant est le spectacle de Maldoror, mutilant avec acharnement le cadavre de la jeune fille, dont il extirpe un à un les viscères, au milieu du sang qui gicle, par la brèche informe qu'il a pratiquée avec son couteau ! (2) Ailleurs encore, Lautréamont s'écrie : « Oh! comme il est doux d'arracher brutalement de son lit un enfant qui n'a rien encore sur la lèvre supérieure... et de faire semblant de passer suavement la main sur son

(1) Chant II, § 27.
(2) Chant III, § 32.

front... puis, tout à coup, au moment où il s'y attend le moins, d'enfoncer ses ongles longs dans sa poitrine molle. » (3) Et encore : « Lorsque Maldoror embrassait un petit enfant au visage rose, il aurait voulu lui enlever les joues avec un rasoir. » (4)

Nous pourrions multiplier les exemples, à quoi bon ? Un mot les résume tous : Lautréamont ne proclame-t-il pas « la sainteté du crime » ? Ce goût du sang et de la torture, cette recherche de l'effroi et de l'angoisse, cette volupté devant le spectacle de la douleur et de la mort, un seul mot n'en est-il pas la synthèse : Perversité?

Lautréamont confond, dans sa haine implacable, « l'homme, cette bête fauve, et le Créateur, qui n'aurait pas dû engendrer pareille vermine. » (5) Sa « poésie ne consiste qu'à les attaquer par tous les moyens. » (5) Chaque page est un coup qu'il assène, des anathèmes vengeurs fusent sans cesse et s'abattent, comme grêle, sur les « marcassins de l'humanité. » (6) Lautréamont rumine sa rancœur et son amertume, véritable pyrosis mental, explose et hurle; l'homme lui répugne, lui « inspire de l'horreur » (7); contre lui, il entreprend la lutte sans merci, prestigieuse et folle comme une croisade, ardente comme une épopée, qui le grandit à ses propres yeux : « que je doive remporter une victoire désastreuse ou succom-

---

(3) Chant I, § 6.
(4) Chant I, § 3.
(5) Chant II, § 18.
(6) Chant V, § 43.
(7) Chant IV, § 36.

ber, le combat sera beau : moi seul contre l'humanité. » (8) Lautréamont, à l'évoquer, nous apparaît un peu semblable à Maldoror, dressé sur une côte déserte, présentant à celui du requin, son « frère de bon » (9), le visage sombre et figé de celui qui « ne sait pas rire ». Hautain et froid, caustique et méprisant, il se sent différent des autres, comme déraciné, au milieu de ses semblables : « Il se démène en vain dans le siècle où il a été jeté : il sent qu'il n'y est pas à sa place ». (10) Il a le sentiment de son isolement dans ce monde qui n'est pas fait pour lui, il vit dans son univers terrible et mystérieux que n'adoucit pas l'agréable évocation d'un ami, que n'éclaire aucun sourire de femme : « J'ignore ce que c'est que l'Amitié, que l'Amour; il est probable que je ne les accepterai jamais, du moins de la part de la race humaine. » (11) Lautréamont ne semble-t-il pas marqué du sceau de la Paranoia ?

Lautréamont, disons-nous, vit dans l'isolement le plus total. Isolement moral : il semble n'avoir été en sympathie, au sens étymologique du mot, avec personne, il n'a pas d'ami. Au collège parmi ses condisciples, au milieu des aventuriers de Montévideo, quand il part chasser la Sarigue, à Paris même, il se sent seul, il éprouve le sentiment d'une discordance entre lui et les autres. Isolement physique aussi : il est cloîtré dans sa chambre : « depuis longtemps, dit-il, je

---

(8) Chant IV, § 36.

(9) Cf. Verlaine (« Amour », Lucien Létinois, II), « Mes frères pour de bon, les loups ».

(10) Chant II, § 18.

(11) Chant I, § 6.

n'adresse la parole à personne » (12). Au banquier Darasse, il écrit : « Au reste, je suis chez moi à toute heure du jour. » (13) Il vit en somme comme en dehors de la vie, en marge, dans son ambiance à lui, qu'il s'est créée : Ressemblance frappante avec le schizoïde.

Si, maintenant, nous lisons les « Poésies », le paysage change à nos yeux. Nous étions, tout à l'heure, sur les rochers sauvages et désolés de l'Armorique; nous sommes maintenant dans la riante vallée de la Loire, caressés par un soleil éclatant, bercés par la « douceur angevine ». Nous apprenons à connaître un nouveau Lautréamont, à l'opposé de celui des « Chants », quand nous lisons, dans une lettre du 12 mars, adressée au banquier Darasse : « Les gémissements poétiques de ce siècle ne sont que des sophismes hideux. Chanter l'ennui, les douleurs, les tristesses, les mélancolies, la mort, l'ombre, le sombre, etc., c'est ne vouloir, à toute force, regarder que les puérils revers des choses : Lamartine, Hugo, Musset, se sont métamorphosés volontairement en femmelettes. Ce sont les Grandes Têtes-Molles de notre époque. Toujours pleurnicher. Voilà pourquoi j'ai complètement changé de méthode pour ne chanter exclusivement que l'Espoir, l'Espérance, le Calme, le Bonheur, le Devoir. » Nos sourcils s'arquent d'étonnement quand nous entendons Lautréamont le pessimiste, Lautréamont le douteur, Lautréamont le misanthrope implacable, déclarer,

(12) Chant II, § 22.

(13) Lettre du 2 mai 1869 à M. Darasse.

sans ambages : « Je n'accepte pas le mal: L'homme est parfait. L'âme ne tombe pas. Le progrès existe. » (14) Le lecteur en vient à se demander s'il ne rêve pas, s'il n'est pas l'objet d'une illusion, il force son attention et son étonnement grandit encore : en effet, Lautréamont, décidément excessif en toutes choses, ne se contente pas seulement de bouleverser ses propres conceptions, de corriger «six pièces des plus mauvaises de son sacré bouquin » (15), il va plus loin, il se propose de « corriger dans le sens de l'Espoir, les poèmes de Musset, Hugo, Lamartine, Byron et Baudelaire » (15). Lautréamont va même jusqu'à changer le sens de vieux adages, de mots célèbres, parce qu'ils sont pessimistes ou sceptiques : le

> Donec eris felix, multos numerabis amicos,
> Tempora si fuerint nubila, solus eris.

d'Ovide ne devient-il pas : « dans le malheur les amis augmentent » ? Le mot que Dante inscrit au fronton des portes de l'Enfer : « Lasciate ogni speranza voi che 'ntrate », se transforme en « vous qui entrez, laissez tout désespoir ». Lautréamont est décidément devenu un optimiste forcené qui veut à tout prix rejeter toute littérature malsaine. C'est à une véritable révolution que nous assistons : à la nuit du doute succède la clarté de l'enthousiasme, la dépression fait place à l'euphorie. Cette succession, en un temps aussi court, d'attitudes à ce point opposées, devons-nous la nommer cyclothymie?

---

(14) Poésies, § II.
(15) Lettre du 21 février 1870 à M. Verbrœckhoven.

Une dernière constatation s'impose : Lautréamont semble avoir eu une libido fort peu exigeante, aucune femme n'apparaît dans sa vie, aucune intrigue dans son œuvre d'où les femmes sont, pour ainsi dire, exclues. Aucune silhouette de jeune fille ne nous apporte une bouffée d'air pur, nous ne pouvons entrevoir qu'une ou deux femmes au destin fatal, tout comme, dans l'œuvre baudelairienne, nous ne sommes en présence que de « femmes damnées ».

Lautréamont nous fait, d'une de ces maisons à l'hospitalité jamais en défaut, une description tellement fantaisiste et éloignée de la vérité, que nous doutons qu'il l'ait jamais fréquentée, une telle maison n'existe que dans son imagination. Il semble connaître mieux les prostituées, mais parle d'elles sans indulgence, avec dégoût : « ... il s'est accouplé avec une femme dégradée dans des embrassements lascifs et impurs. Il s'est abaissé jusqu'à laisser approcher, de sa face auguste, des joues méprisables par leur impudence habituelle, flétries dans leur sève... Il embrasse, avec ses lèvres, ce front couvert de boue » (16). Outre de la répulsion, ne pourrait-on déceler, dans ces phrases, une vague crainte, qui n'ose s'affirmer, comme en éprouvent les adolesents déçus de leur première expérience amoureuse? Lautréamont s'exprime comme s'il avait éprouvé une sorte de meutrissure honteuse de son premier rapport avec une femme. Il en conçoit une méfiance aigue à l'égard de toute femme qui semble lui témoigner de l'intêret : une jeune fille guette son passage dans une rue : « Je voyais facilement qu'elle

---

(16) Chant III, § 35.

voulait me parler et qu'elle ne savait comment s'y prendre. Devenue subitement pâle comme un cadavre, elle me demande : « auriez-vous la bonté de me dire quelle heure est-il ? » Je lui dis que je ne portais pas de montre et je m'éloignais rapidement. Depuis ce jour, enfant à l'imagination inquiète et précoce. tu n'as plus revu, dans la rue étroite le jeune homme mystérieux... » (17) Il se détourne de son chemin pour ne plus la rencontrer et sa méfiance, aussitôt, s'éveille; ce petit jeu, peut-être après tout, bien innocent, lui paraît bizarre, suspect : « Peut-être que cette fille n'était pas ce qu'elle se montrait. Sous une enveloppe naïve, elle cachait peut-être une immense ruse, le poids de dix-huit années et le charme du vice..., Oh ! dans cette supposition, maudits soient-ils les détours de cette rue obscure ! Horible, horrible ce qui s'y passe ! » (18) Plus encore que les femmes, il redoute les maladies vénériennes. il mentionne plusieurs fois ces « maladies honteuses et presque incurables qui... portent avec elles leur immanquable chatiment ». (19) Il semble donc bien certain que Lautréamont soit un timide, qui se garde de l'Amour, non par chasteté mais par crainte. Peut-être même fut-il un perverti sexuel, n'écrit-il pas : « J'ai toujours éprouvé un caprice infâme pour la pâle jeunesse des collèges et les enfants étiolés des manufactures » ? (20) Mais ici nous pénétrons dans le domaine, que nous nous sommes interdit, de l'hypothèse.

---

(17) Chant II, § 19.
(18) Chant II, § 19.
(19) Chant V, § 47.
(20) Chant V, § 47.

Arrivés à ce point de notre étude, il nous paraît utile de rappeler quelques définitions essentielles qui nous rendront plus aisée la recherche d'un diagnostic. Avant de discuter *la constitution mentale* de Lautréamont, il est indispensable de savoir ce qu'est une constitution mentale.

Morel et Magnan ont introduit en psychiatrie la doctrine de la dégénérescence mentale qui a fait fortune au XIX^e^ siècle. Elle établit les prédispositions morbides qui dépendent du terrain c'est-à-dire de l'état qui découle de causes héréditaires ou innées.

La théorie des constitutions mentales, soutenue par DUPRE et reprise par Achille DELMAS, représente un perfectionnement de cette doctrine de la dégénérescence.

Nous pouvons définir le caractère : la synthèse des dispositions affectives qui règlent les réactions de l'individu aux conditions du milieu. Les dispositions psychiques, nombreuses, se groupent sous des aspects variés. Parfois, elles s'équilibrent parfaitement, sans prépondérance aucune : l'individu est normal; il possède un certain degré d'émotivité, sans être, pour cela, un émotif, un certain amour-propre et un goût de la lutte, qui n'en font cependant pas un paranoïaque, présente des alternances d'activité plus ou moins grande, sans être un cyclothymique. Quand cet équilibre est détruit, les constitutions sont réalisées, elles consistent en « un groupe défini de tendances psychiques faisant partie de la personnalité innée du sujet, se manifestant de la façon la plus précoce... se continuant tout au long de l'existence, s'extériorisant par des réactions légères ou marquées, affectant, par rap-

port aux autres groupes de tendances, toutes les formes et toutes les combinaisons réciproques » (21).

Autrement dit, il peut arriver que la personnalité, le tempérament s'accusent d'une manière anormale, aboutissant à une manière d'être morbide qui représente la constitution mentale : c'est une infirmité congénitale et permanente qui correspond à une véritable prédisposition morbide : par suite de ces anomalies, la vie psychique peut s'orienter vers des troubles qui ne seront que le développement de ces anomalies elles-mêmes.

A chaque constitution correspond une disposition psychique, les constitutions ne différant des dispositions normales que par un excés ou un défaut des tendances composantes ; du normal au pathologique il n'y a qu'une variation quantitative. La constitution cyclothymique est une variation en plus ou en moins de l'activité ; la paranoïaque une variation en plus de l'orgueuil, ou mieux de l'avidité ; la constitution perverse correspond à une insuffisance de la disposition bonté, le comportement des pervers s'expliquant par « la carence du rôle réducteur ou frénateur que jouent normalement la bonté et ses formes élaborées vers l'éthisme » (22). Sous le terme de schizoïdie KRETSCHMER désigne l'état de ces sujets qui semblent sé-

---

(21) Achille Delmàs : rapport sur « Le rôle et l'importance des constitutions en psycho-pathologie au XXXVI^ème congrès des aliènistes et neurologistes de France et des pays de langue française ». Limoges, 1932. Encéphale 1932, p. 722.

(22) Achille Delmàs : loc. cit.

parés du monde, comme plongés dans un rêve qui les isole complètement de la réalité, la vie psychique des schizoïdes se résolvant dans l'autisme, vie intérieure exclusive par repli sur soi. Ils paraîssent des déments mais comme l'a montré BLEULER, ils sont seulement des absents.

Nous savons que si les constitutions peuvent exister à l'état pur, elles sont, le plus souvent, associées les-unes aux autres. Il est alors possible de dissocier, dans le tableau d'ensemble ce qui appartient à chacune d'elles.

Nous avons trouvé chez Lautréamont, des éléments appartenant à quatre constitutions mentales, si nous voulons exprimer, en un schéma, ces constitutions, nous dirons :

Le paranoïaque est un infirme du raisonnement, à base d'une véritable maladie de l'orgueil.

Le cyclothymique est un sujet qui présente des périodes d'excitation et des périodes de dépression séparées par des intervalles à peu près normaux.

Le pervers est un infirme du sens moral que l'on peut définir par la formule de RÉGIS : amoralité, inaffectivité, inadaptabilité, impulsivité,.

Le schizoïde est un sujet qu'une coupure (spaltung) sépare du réel.

On peut être frappé, à première vue, de découvrir chez Lautréamont, des éléments nets, quasi indiscutables, qui orientent franchement vers telle ou telle constitution psychopathique, qui semblent, en quelque

sorte commander un diagnostic défini et précis : paranoïa, schizoïdie, perversité... Et cependant un problème se pose, essentiel à notre avis ; à ce stade de notre recherche, deux attitudes s'offrent à nous : devons-nous discuter ce diagnostic, ou devons-nous au contraire nous demander si chacun de ces éléments ne constitue pas une simple dominante. Car, à y bien réfléchir, l'étude clinique de Lautréamont nous apparaît, en fin de compte, plus incertaine et plus complexe irréductible tout au moins à une simple étiquette nosographique.

CHAPITRE VI

Diagnostic

Poser un diagnostic psychiâtrique au sujet de Lautréamont peut paraître une entreprise délicate, voire une gageure. Délicate en effet, car nous n'avons pas été, au cours de notre recherche, en contact direct avec Lautréamont, nous ne pouvons le juger que par sa vie (et nous avons assez dit que la documentation biographique est très maigre),et par son œuvre, qui, au fond, est asez peu suggestive, et peu sincère, nous le dirons plus loin. Un diagnostic, aux fondements aussi faibles, peut paraître d'autant plus arbitraire et léger qu'il est difficile de ne pas déceler, tout au long des « chants », une exagération manifeste et voulue, une outrance, un goût juvénile de faire scandale, de faire hérisser sur sa tête, les cheveux du bourgeois. Lautréamont ne s'en cache d'ailleurs pas : « j'ai chanté le mal... naturellement *j'ai un peu exagéré le diapason* pour faire du nouveau » (1). C'est de cet esprit que procèdent, au reste, tous les mouvements artistiques d'a-

(1) Lettre du 23 octobre 1869 à M. Verbrœckhoven.

vant-garde, tombant inévitablement dans l'excès : les exagérations picturales ou littéraires des jeunes surréalistes, des dadaïstes, des fauves, le gilet rouge de GAUTIER en sont des preuves éloquentes. Lautréamont veut étonner le lecteur, le voir frémir, protester, réagir. Y parvient-il vraiment ? Peut-on se laisser émouvoir par ces rasoirs taillladant des chairs enfantines ? Mais non, certaines cruautés sont trop exploitées, on y sent trop la recherche, l'artifice, le procédé. Lautréamont nous propose à grand tapage, une descente aux Enfers, Mais ce vertigineux voyage, dont il est le cicérone au bagout certes brillant, se résout pour nous, tout au plus, à une visite dans les coulisses du Grand Guignol. Ses personnages sont trop fardés pour ressembler à des êtres ordinaires, en qui nous puissions, plus ou moins, nous reconnaître, ils nous laissents indifférents, nous ne pouvons participer d'une manière sensible à l'expérience qu'ils vivent. Les larmes de VERLAINE, dans « Sagesse » ou Amour », nous émeuvent, les « gémissements graves du Montévidéen » nous laissent sceptiques. Il faut donc bien se garder, à notre avis, de recevoir, à la lettre, les affirmations et les opinions que Lautréamont nous confie. D'autre part, il ne faut pas vouloir, à tout prix, rechercher et trouver en lui, le pathologique, mais l'étudier, en toute objectivité, sans idée préconçue, sans vouloir, en quelque sorte, essayer de légitimer la poursuite d'une enquête psychopathologique à son sujet. Nous essayerons de tenir compte de ces considérations, d'examiner le problème sous tous ses angles,, avec une vue très ample, qui saura ne pas s'appesantir sur les détails, demeurant dans les limites que la mo-

destie nous impose, en présence d'un problème aussi épineux.

Incontestablement Lautréamont présente des éléments schizoïdes : il s'isole, se réfugie dans l'autisme. Comme nous l'avons dit plus haut : Il vit en somme comme en dehors de la vie, en marge, dans un monde qui lui est personnel ; il se réfugie en lui-même pour rêver. Mais il est un faux schizoïde, en dépit des apparences. Le vrai schizoïde est détaché, coupé du réel, il s'enkyste, en quelque sorte, dans sa rêverie, indifférent au monde extérieur, comme apathique. Evidemment suivant la richesse, la qualité, la cohésion de la pensée autiste, et suivant aussi le degré de séparation du réel, nous avons une série de types très différents allant des simples habitudes d'esprit, à peine anormales, aux troubles de dissociation mentale caractérisés. Les cas les plus légers (distractions ou méditations du savant par exemple) nous apparaissent comme une désinsertion tout à fait accidentelle ou partielle du réel. Dans d'autres cas, plus caractéristiques (schizoïdes à autisme riche de MINKOWSKI), il s'agit d'un autisme ou l'activité idéique, au lieu d'être dirigée et productive, est essentiellement imaginative, l'autiste rêvant pour lui-même, pour se soustraire au milieu, plongeant dans l'irréel comme pour se protéger. D'autres cas enfin (schizoïdes à autisme pauvre) se caractérisent par une diminution de l'activité idéique et, surtout, par les troubles affectifs liés à ce tarissement de la vie psychique ; le sujet plus éloigné du réel, perd le « contact vital » (MINKOWSKI), et, caratère essentiel, est un indifférent. Il s'isole de tout pour ne puiser qu'en lui-même, il ne lit pas pour ne

pas déformer sa pensée, il fuit les hommes pour ne pas être troublé dans ses réflexions.

Lautréamont peut paraître très proche des schizoïdes, et cependant il en est le contraire. Il ne peut s'agir, pour lui, de « spaltung », de coupure d'avec le réel ; s'il s'isole, s'il se réfugie dans l'autisme c'est volontairement, par passion, et pour produire, pour s'enrichir, non pour perdre le contact avec l'ambiance. Apathique, indifférent Lautréamont ? Certes non. Bien au contraire, il est avant tout un participant, ardent, sensible, orgueilleux qui veut vaincre la vie hostile, aux réactions explosives, luttant, cherchant à s'imposer à l'ambiance, ayant l'intime conscience de cet « antagonisme du Moi avec les obstacles extérieurs » dont parlentAchille Delmas et Boll. Nous pouvons dire que Lautréamont est en somme proche parent de ces « idéalistes passionnés » que décrit DIDE, mettant par là l'accent sur son exaltation passionnelle ; en dépit d'analogies frappantes, il n'est en aucune façon, un schizoïde.

Nous nous sommes demandé s'il n'était pas un cyclothymique. Très facilement cette hypothèse s'impose à l'esprit : Lautréamont ne passe-t-il pas du pessimisme le plus amer, de la noirceur la plus dense, à un optimisme tonique, à une humeur confiante et joyeuse, qu'il claironne allègrement dans la Préface de ses « Poésies » ? Nous sommes conduit à penser comme Edmond JALOUX, que « Maldoror est sorti d'une crise violente ». Nous avons les deux phases : dépression euphorie, les « Chants » coïncidant avec la

première, les « Poèsies » avec la seconde. Conclusion apparemment plausible et commode. Mais conclusion fausse. Maldoror ne peut être le fruit d'une « crise », Maldoror ne peut coïncider avec une phase dépressive ; nous savons en effet que la phase dépressive comporte un état d'inhibition incompatible avec toute production littéraire, la phase dépressive est, par définition, stérile. Le pessimisme que nous étale Lautréamont ne traduit nullement un état mélancolique qui est, pour reprendre un mot de GIDE, « un état flasque de l'âme » (2), mais bien au contraire un ensemble de réactions passionnées. D'autre part cet optimisme subit nous paraît sujet à caution ; un revirement aussi brusque et total est un peu trop outrancier pour être parfaitement sincère ; Lautréamont n'a-t-il pas, ici encore, « exagéré le diapason » ?

Le bon sens, qui nous fait douter de sa sincérité, la psychiatrie, qui nous enseigne que l'état mélancolique s'accompagne de stérilité littéraire, nous feront en dépit d'analogies faciles et séduisantes, nier toute cyclothymie.

Les « Chants » peuvent, en première analyse, évoquer un buisson : chaque page, hostile, hargneuse, nous fouete ou nous émeut ; les scènes de cruauté, de supplices, de violences, qui se succèdent sans nous laisser la moindre détente, qu'aucune douceur ne vient

(2) Gide qualifie ainsi, dans ses « Nouvelles Nourritures », le « Mal du Siècle » romantique.

atténuer, ces strophes, éclaboussées de sang, qui nous traumatisent, nous font penser invinciblement à l'œuvre sadique. L'hypothèse, qui monte aussitôt à l'esprit, est que Lautréamont est un pervers, chaque page vient nous en apporter une confirmation. C'est aller cependant un peu vite. Aucun acte dans sa vie, à notre connaissance du moins, ne trahit la perversité, rien de comparable par exemple avec le Marquis de SADE. Nous savons d'autre part que les réactions antisociales du pervers instinctif se caractèrisent par le fait, essentiel, qu'elles sont peu utilitaires, ou que, du moins, le risque dépasse de beaucoup le profit. Le caractère antisocial des pensées que Lautréamont expose dans son œuvre nous paraît au contraire tout à fait utilitaire. Il veut frapper l'imagination du lecteur, il veut se faire remarquer à tout prix : HUGO, dans « Hernani » provoque diverses réactions par un rejet audacieux (l'escalier... dérobé), Lautréamont nous décrit un scène de bestialité ou Maldoror s'unit à une femelle de requin : les moyens diffèrent, la fin est identique. Il distribue savamment ses scènes de cruauté parmi les strophes, les dose, les varie pour tenir le lecteur en haleine, ici un viol, là un meurtre par laparatomie, ailleurs une mutilation de cadavre, le tout noyé dans une nuit de poix, que viennent, fort opportunément, zébrer les éclairs d'un orage perpétuel, faisant jaillir, devant nos yeux éblouis, la bouche de Maldoror, grimaçant un rictus effrayant. Renouvelant le geste du Créateur, Lautréamont a prélevé une côte sur Robert MACAIRE, une autre sur VAUTRIN, et il a fait Maldoror, qui, à la réflexion, n'est guère plus impressionnant qu'un traître

de mélodrame. Lautréamont se complaît dans des tendances perverses, mais c'est précisément par cela même qu'il se distingue du pervers qui est un « aveugle moral ». Il se complaît dans des attitudes, il se donne en spectacle. On pourrait même, allant plus loin encore, se demander, s'il n'est pas, en partie, inconscient, dupe de son propre jeu, en un mot, s'il n'est pas un mythomane. Mais non, il sait exactement ce qu'il veut, il le dit lui-même d'ailleurs ; son imagination est très vive, débordante, mais il en a le contrôle et la direction, car il la canalise vers un but bien précis : attirer et frapper le lecteur ; il a certainement lu le fameux « poème en prose » de BAUDELAIRE, qui nous montre un chien préférant l'odeur des excréments à celle d'un parfum subtil, il en a fait son profit, il sait comment on obtient un succès, et on pourrait même aller jusqu'à dire que le nom de son héros lui-même a une allure de slogan publicitaire : Maldoror : aurore du Mal. Lautréamont, un pervers ? Non, un metteur en scène.

Une dernière hypothèse nous reste à envisager : Lautréamont est-il un paranoïaque ? Nous pouvons, tout de suite, répondre : il a tout du paranoïaque, du « petit paranoïaque » de GÉNIL-PERRIN. Enfant doué, lisant beaucoup, il apprend facilement, est un bon élève. Inadapté, il se plie difficilement à la discipline familiale et scolaire, d'où ses vitupérations contre le Lycée, « demeure de l'abrutissement », et ses révoltes fréquentes contre les « bizarreries » de son père. Esprit avide d'indépendance, ennemi du conformisme familial ou social, il est en lutte, il réagit contre toute con-

trainte. C'est un enfant « sauvage », qui semble n'avoir jamais éprouvé d'amitié réelle et durable, cette « sauvagerie » n'étant que de la timidité. Timide avec ses camarades, il l'est aussi, nous l'avons dit, avec les femmes. Il est un timide pathologique, semble-t-il, timide à tous égards, tel ROUSSEAU, qui appréhendait d'entrer dans la boutique d'une pâtissière. Pubère, il commence à prendre conscience de sa personnalité sociale, il est un fougueux et un révolté (3). Le voilà à Paris, à un âge où l'on noue sinon des amitiés, du moins des camaraderies nombreuses, où la grande capitale exerce une vive attraction sur l'esprit, où l'on est tenté par le plaisir. Lautréamont est différent des jeunes de son âge, il reste l'enfant farouche qu'il était à Montévideo, il se barricade dans sa chambre, une femme vient-elle à lui témoigner de l'intérêt, il la fuit. Il pourrait faire sienne la phrase de ROUSSEAU dans ses *Confessions* : « Je m'ennuyais des amusements de mes camarades... cela me rendit le goût de la lecture... je vivais en loup-garou. » Il prend plaisir à heurter le bon ton par l'outrance et le cynisme de ses propos, par sa conduite (rappelons qu'en composant, la nuit, il a coutume de plaquer des accords au piano). Lui qui a reçu une éducation pieuse, qui a pu connaître plus ou moins la férule des terribles jésuites espagnols, lance des blasphèmes véhéments contre le Créateur et contre son œuvre. Tel qu'il nous apparaît, n'est-il pas vraisemblable qu'il

---

(3) Vallés nous a laissé un tableau fameux de ce « Bachelier » en lutte continuelle avec son père, ses maîtres, le monde en général.

soit une recrue assurée pour les théories politiques avancées qui prêchent la révolution? N'est-on pas en droit de supposer qu'il se soit signalé par sa violence dans des réunions publiques? Sont-elles si déplacées dans sa bouche des phrases comme : « Je ne me croirai digne de mon titre auguste de révolutionnaire que le jour où j'aurai, de ma propre main, fait faire couic à un aristocrate. » (4) Ou encore : « C'est avec le fer que les questions seront résolues. » Il est évident que non, ces mots, si rien ne prouve que Lautréamont les ait vraiment dits, il est, du moins, incontestable qu'ils ne choquent pas quand on les replace dans leur contexte psycho-pathologique.

Donc, Lautréamont a tout du paranoïaque; mais est-il vraiment un paranoïaque? Pouvons-nous répondre à une telle question? En toute objectivité, nous ne le croyons pas. Rappelons que Lautréamont a écrit son œuvre très jeune, à cet « âge critique » qu'est l'adolescence, époque, avons-nous dit, de l'exaltation des tendances. Le jeune pubère est souvent excessif en tout; il sent en lui tant de puissance, dont il n'a, d'ailleurs, qu'une conscience assez confuse, tant de possibles s'offrent à lui, qu'il en est en quelque sorte enivré. Il nous apparaît comme une esquisse, aux lignes encore incertaines. Voyant l'esquisse seule, nous ne pouvons préjuger en rien de ce que sera la forme définitive, pas plus que, diagnostiquant un début d'oreillons, le praticien ne peut dire si, sur l'évolution, se greffera ou non une orchite. Lautréa-

(4) Cf. Vallés. « L'Insurgé ». Chapitre XIV.

mont, nous le savons, est mort très jeune; s'il avait vécu davantage, tout ce qui, en lui, n'est, en somme, qu'ébauché, aurait peut-être pris une orientation nette, cette passion, cet individualisme, peut-être se seraient-ils exaspérés? Une déviation plus particulièrement morbide se serait peut-être développée sur ce caractère déjà singulier. Mais nous ne savons rien. D'autre part, ici encore, nous pouvons mettre en doute la sincérité de Lautréamont, et nous demander si tous ces anathèmes, ces blasphèmes, cette mentalité révolutionnaire, ne font pas partie intégrante de cette mise en scène dont nous avons parlé plus haut.

Alors, que conclure de cette longue discussion?

Dans notre recherche d'éléments de diagnostic psychopathique, nous avons fait plusieurs remarques :

— Nous ne pouvons distinguer de tendances psychopathiques affirmées, mais, tout au plus, des éléments de tendances anormales, une « manière d'être », une « orientation morbide », et, en aucune façon, une psychopathie constituée.

— Nous avons noté des analogies plus ou moins frappantes, mais des analogies seulement avec la schizoïdie, la cyclothymie, la perversité, la paranoïa.

Ce chapitre, en dépit d'un titre, un peu présomptueux, à la réflexion, nous ne pouvons, en toute objectivité, le terminer par aucun diagnostic très précis. Mal étayé par une documentation fort maigre, très sceptique quant à la sincérité de Lautréamont (nous nous rangeons sur ce point à l'opinion que M. Jean

CASSOU nous confia lors d'un entretien qu'il voulut bien nous accorder), nous ne pouvons que rester dans le vague : aucune étiquette nosographique ne peut convenir à Lautréamont, tout au plus, dirons-nous de lui qu'il est un déséquilibré, en un sens, par prévalence des éléments passionnels sur les éléments d'équilibre, d'harmonie, ou, mieux, un de ces nombreux cas limitrophes de la psychopathologie, dont on ne saurait dire s'ils sont au delà ou en deça de cette frontière théorique entre « Raison » et « Folie », que la Psychiâtrie est impuissante à tracer. La pathologie pulmonaire ou rénale aboutit à plus de précision, mais c'est que la fin en est plus tangible, les moyens mis en œuvre plus efficaces. Une enquête psychopathologique, comme celle que nous venons de poursuivre, se termine souvent par un aveu d'impuissance, aveu qui ne diminue en rien la valeur de la recherche psychiâtrique qui, si elle peut paraître parfois une vaine spéculation que son impuissance à aboutir, due à la fragilité de ses moyens, discrédite, n'en est pas moins parée d'un juste et incontestable prestige qui tient à la dignité de sa fin.

CHAPITRE VII

Les Complexes Psychopathologiques en Littérature

Nous venons de situer Lautréamont aux frontières de la psychopathologie.. Or nous avons montré plus haut que grande est son influence sur les générations qui l'ont suivi, en particulier sur le mouvement surréalitse. Devons-nous nous étonner de ce qu'un homme dont on peut se demander s'il n'est pas un psychopathe, ait pu servir d'exemple, ait été proclamé à grand bruit un ancêtre d'un mouvement littéraire ? Certes pas. N'est-on pas allé jusqu'à assimiler le génie à une névrose, ce qui est d'ailleurs, pour le moins, excessif ? L'énumération n'est plus à faire des littérateurs « fous ». Aussi notre ambition n'est-elle pas celle là, mais plutôt de rechercher si, à l'origine d'un mouvement littéraire important, d'un courant d'idées considérables on peut trouver un psychopathe. Nous allons étudier trois personnalités marquantes, à divers chefs, dont le rôle et l'influence ne peuvent être mis en doute

CHAPITRE VII

Les Complexes Psychopathologiques en Littérature

Nous venons de situer Lautréamont aux frontières de la psychopathologie.. Or nous avons montré plus haut que grande est son influence sur les générations qui l'ont suivi, en particulier sur le mouvement surréalitse. Devons-nous nous étonner de ce qu'un homme dont on peut se demander s'il n'est pas un psychopathe, ait pu servir d'exemple, ait été proclamé à grand bruit un ancêtre d'un mouvement littéraire ? Certes pas. N'est-on pas allé jusqu'à assimiler le génie à une névrose, ce qui est d'ailleurs, pour le moins, excessif ? L'énumération n'est plus à faire des littérateurs « fous ». Aussi notre ambition n'est-elle pas celle là, mais plutôt de rechercher si, à l'origine d'un mouvement littéraire important, d'un courant d'idées considérables on peut trouver un psychopathe. Nous allons étudier trois personnalités marquantes, à divers chefs, dont le rôle et l'influence ne peuvent être mis en doute

et nous verrons que toutes les trois présentent un trouble psychique net :

Jean-Jacques ROUSSEAU, un paranoïaque ;
Auguste COMTE, un cyclothymique ;
Marquis de SADE, un pervers.

Nous étudierons longuement ROUSSEAU qui est un cas particulièrement net. Une lecture attentive des « Confessions » étale sous nos yeux une description très précise et complète de la constitution paranoïaque, dont nous allons trouver tous les symptômes :

ROUSSEAU, cherchant l'estime des autres, veut être remarqué à son avantage, son souci de l'opinion est constant : « j'avais le regret de quitter mes semblables sans qu'ils sentissent tout ce que je valais, sans qu'ils sussent combien j'aurais mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avaient connu davantage » (1). Son goût de la publicité frise l'exhibitionnisme. Sous couvert de sincérité, et avec la plus évidente satisfaction il décrit ses vertus, ses aptitudes, voire ses travers et ses vices, heureux de se distinguer radicalement du commun, si méprisable : « ... et je résolus de faire un ouvrage unique par une véracité sans exemple..., moi qui me suis cru toujours et qui me crois encore, à tout pren-

(1) Comme nous sommes loin de l'aimable simplicité de Montaigne : « Ce sont icy mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire : je ne vise qu'à descouvrir moy mesme, que seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le désire me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy ». Essais. Livre I, ch. XXV.

dre, le meilleur des hommes... ». Comme le dit GENIL-PERRIN : « Les hypocondriaques ont leur orgueil et tirent vanité de leurs sensations cénesthésiques pénibles, faisant de leur infériorité une supériorité, proclamant avec assurance que : « Rien ne nous rend plus grand qu'une grande douleur » (2). On trouve chez ROUSSEAU, un trouble profond de l'autocritique, qui, pervertie, conduit au Bovarysme, « faculté impartie à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est » (3). Sa confiance trompée et son orgueil blessé lui font juger vaines les valeurs humaines et le poussent au scepticisme outrancier : « Le mépris que mes profondes méditations m'avaient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle, me rendait insensible aux railleries de ceux qui les avaient, et j'écrasais leurs bons petits mots avec des sentences, comme j'écraserais un insecte entre mes doigts ».

La méfiance est fonction de son orgueilleuse susceptibilité. Le sentiment exagéré de sa personnalité, les préoccupations et les craintes de son Moi hypertrophié orientent ses suspicions qui sont la marque de sa malveillance à l'égard de l'ambiance, et la réaction logique d'un inadapté au milieu social. La mentalité du paranoïaque est, à certains égards, proche parente de la mentalité primitive, telle que l'a définie LEVY-BRÜHL : les perceptions du paranoïaque sont, en effet, comme chez le primitif, transformées en images symboliques, toutes les manifestations de la Nature et de la Société

(2) Génil-Perrin : « Les petits paranoïques », p. 376.
(3) J. de Gauthier : Le Bovarysme ; Mercure de France ».

ont un sens occulte qu'il faut trouver. ROUSSEAU note le moindre geste, la moindre mimique, la moindre intonation, il est fier de sa subtibilité, il fait des rapprochements, découvre des étrangetés là où il n'y a que coïncidences, remarque le détail le plus insignifiant : « J'entrevoyais mille choses cruelles sans rien voir distinctement. J'étais dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément... et les faibles rayons qui perçaient dans mon asile ne ne servaient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachait ».

Malgré la richesse et la vigueur de ses idées, le paranoïaque cache toujours, sous une originalité de mauvais aloi, des vices profonds du jugement. La méfiance devient angoisse, l'Esprit cherche une piste où se fixer, le soupçon est né. Un fois le soupçon né, le paranoïaque va s'efforcer de le légitimer, rend son esprit « vif, prompt, sagace, pénétrant et subtil, pour relever les moindres traces de l'idée préconçue » (4). ROUSSEAU s'exprime : « Il est étonant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie, et lui donner un air de vraisemblance, que dis-je ! et m'y montrer l'évidence de la démonstration ». Une fois la méfiance orientée, les preuves ne manquent jamais au paranoïaque : la complicité du raisonnement passionnel les lui fournira. Comme l'explique DROMARD : « L'esprit d'une part découvre, dispose et arrange les faits, en forme comme un faisceau de preuves, de l'autre interprète ces faits, les transforme en arguments... établissant entre eux des distinctions et

---

(4) Dugas: « Le Soupçon ».

des nuances, présentant les uns comme vraisemblables, les autres comme certains, mais tous comme tombant bien en place, bien en équilibre et formant une construction d'apparence solide » (5).

L'inadaptabilité est l'élément fondamental de la constitution. C'est elle qui caractérise le mieux l'habitude mentale et les réactions sociales. « Anachronismes vivants », comme les qualifie TANZI, les paranoïaques ne sont nulle part à leur place. Le trait essentiel c'est une étroite dépendance du sujet par rapport au milieu (en effet, c'est dans le monde extérieur qu'il trouve l'aliment nécessaire à sa psychose) et cette dépendance, le paranoïaque la juge inutile et néfaste, la supporte avec peine et humiliation. ROUSSEAU proclame « En toute chose, la gêne et l'assujettissement me sont insupportables ils me feraient prendre en haine le plaisir même. On dit que, chez les mahométans, un homme passe, au point du jour dans les rues, pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes : Je serais un mauvais Turc à cette heure là ! »

Autodidacte, ROUSSEAU le fut, sans conteste, il glane au hasard de ses lectures, se perfectionne par ses méthodes personnelles. Dédaignant l'opinion d'autrui, il se préoccupe surtout d'exposer ses idées, sa manière de concevoir la société, dans de nombreux ouvrages, témoins de sa tendance au prosélytisme. Apôtre de la vie solitaire, figé dans son orgueil, comme Achille sous sa tente, boudant le monde, son existence est frugale, modeste sans préocupations financières : « il

(5) Dromard : « L'interprétation délirante », journal de Psycho. 1910, p. 352.

me faut des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous... Il (l'argent) ne m'a jamais paru fort commode... il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer et être mal servi ». Sous couleur de « philantropie », il s'attache aux déshérités, mais, ignorant la psychologie des individus, et ne s'en souciant même pas, il échoue souvent dans son apostolat. D'où la rancœur qu'il éprouve et qui renforce son pessimisme. Désabusé, ROUSSEAU écrit de la mère de Thérèse Levasseur « je l'avais tirée de la plus complète misère, elle tenait de moi sa subsistance, elle me devait toutes les connaissances dont elle tirait si bon parti. Je trouvais que, dans pareille situation, elle devait me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur ».

Enfin il aime se promener, solitaire dans la nature, loin des hommes, il a le sentiment qu'il est le seul à qui la nature se dévoile, que lui seul comprend : « l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à une situation, tout cela dégage mon âme, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, pour les approfondir à mon grè, sans gêne et sans crainte. Je dipose en maître de la Nature entière, mon cœur errant d'objet en objet, s'unit s'identifie à ceux qui le flattent, et s'entoure d'images charmantes, s'énivre de sentiments délicieux ».

ROUSSEAU, incontestablement paranoïaque, a eu une influence considérable dans le triple domaine, moral, social et littéraire, en dépit d'un fatras d'utopies niaises, dangereuses ou ridicules. Il a su donner le goût de la Nature à ses contemporains; son lyrisme, sa sensiblerie, nous les retrouvons chez les révolutionnaires

les plus farouches parfois (ROBESPIERRE ne troussait-il pas le madrigal ?) et surtout chez tous les romantiques français. Le roman champêtre de Georges SAND descend en droite ligne de lui. La Révolution a trouvé dans le « Contrat Social » les Droits de l'Homme et le culte de l'Etre Suprême. Il a brisé beaucoup de nos traditions nationales et classiques, et on l'a suivi.

***

Auguste COMTE, « savant universel, penseur profond, et grand initiateur » (6) fondateur de la Philosophie positive, est un circulaire, qui eut toute sa vie, des périodes d'excitation succédant à des crises de dépression. De nombreuses et violentes polémiques ont été soulevées autour de son nom, certains comtistes n'ont jamais voulu admettre la possibilité d'une anomalie mentale de leur idole. Un simple examen des faits permet de les confondre.

Auguste COMTE, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, licencié en 1816, sans fortune et sans emploi donne des leçons de mathématiques et collabore avec SAINT-SIMON. Bientôt il ouvre 13 Faubourg Montmartre, à son domicile privé, un cours où il expose ses doctrines. A la quatrième leçon, ses auditeurs trouvent porte close : leur jeune maître est malade, atteint de « folie furieuse ». On l'interne quelques mois dans la maison de santé du docteur ESQUIROL (1826). A sa sortie, il est loin d'être absolument rétabli, le

(6) Alfred Fouillée « Histoire de la Philosophie », p. 427. Delagrave, Paris, 1934.

R.P. GRUBER, raconte que, pendant les repas il plantait son couteau dans la table, en réclamant un rable de porc, parfois il déclamait de longues tirades d'HOMÈRE.

Un jour, au cours d'un accès de dépression il se jette dans la Seine, un garde royal, heureusement, l'en retire à temps. Nous avons donc bien les deux phases : excitation et dépression, manie et mélancolie. Dans l'intervalle des crises, Auguste COMTE, à peu près lucide, compose et publie son œuvre.

Dans une lettre à son ami M. MILLL, il reconnaît lui-même présenter « une grave maladie nerveuse, déterminée sans doute par la première reprise de ma composition philosophique. Le trouble a consisté en insomnies opiniâtres, avec mélancolie douce, mais intense et oppression profonde, longtemps mêlée d'une extrême faiblesse ». (Paris, 25 juin 1845).

Les faits sont éloquents. On a voulu encore plus de lumière et on a dit qu'Auguste COMTE présentait des stigmates physiques de dégénérescence : « con-formation déplissée de ses oreilles... signe infaillible de prédispositions vésaniques héréditaires » (7). C'est aller un peu loin nous semble-t-il.

***

Le marquis de SADE est, sans conteste, un des personnages les plus étonnants de notre littérature, sa vie mouvementée comme un roman, ses vingt-sept ans de

(7) Hillemand et Cabanes, « La folie d'Auguste Comte », Chron. Méd. 1897.

captivité, ses mœurs, ses écrits, ont suscité de nombreuses études, une curiosité immense. En dépit de la lourde chape de calomnies et de sottises dont la légende a affublé le Marquis, l'œuvre sadique est l'une des plus fécondes qui soient de par l'influence considérable qu'elle a exercée. SADE a réagi contre une littérature alors en plein essor : il est excédé des fadaises de BERNARDIN de SAINT-PIERRE où la vertu est montrée en exemples, le méchant toujours puni, le bon comblé de félicités; il prend en haine les âmes vertueuses toujours prêtes à fondre en larmes, qui fleurissent dans le roman Sentimental ou la Comédie Larmoyante des MARIVAUX, La CHAUSSÉE, PIXERECOURT. D'autres ont repris son effort : les terreurs d'Edgar POE, plus encore les cruautés sybillines de Lautréamont portent l'empreinte sadique. « Le roman Noir » des conteurs anglais, LEWIS, ANNE RADCLIFFE, procède de lui. Plus près de nous, nous pouvons retrouver encore cette influence : APOLLINAIRE a publié sous le manteau, en 1907, un roman libre, « Onze mille verges », où l'inspiration sadique est évidente (8) ; dans la devise de Gabriele d'ANNUNZIO, « Détruire pour posséder » apparaît le goût du cruel, qui se manifeste clairement dans des œuvres comme « Terra Virgine » et « Le livre des Vierges ». Nous retrouvons encore l'influence sadique dans certaines œuvres de MIRBEAU.

Le Marquis est bien un précurseur, Maurice HEINE l'a prouvé c'est aussi un non moins incontestable

(8) Signalons qu'Apollinaire a écrit, pour une édition des œuvres de Sade (Bibliothèque des Curieux. Paris, 1903) une introduction, un essai bibliographique et de nombreuses notes qui sont un plaidoyer en faveur du Marquis.

psychopathe. SADE est un pervers et cette perversité apparaît clairement tout au long de sa vie et de son œuvre. Epoux d'une femme altière, prude et dévote, il se lasse vite de la vie conjugale et hante les lupanars parisiens. On ne tarde pas à l'emprisonner pour excès dans une « petite maison ». A peine libéré il se lie à une danseuse, la BEAUVOISIN. Puis c'est « l'affaire KELLER » base de toute la légende sadique ; le jeune Marquis de vingt-huit ans, devient, pour RESTIF de la BRETONNE, le « vivo-dissèqueur ». SADE trouve dans la rue une femme qui mendie, Rose KELLER, lui offre de la prendre chez lui comme gouvernante, elle accepte et le suit. Arrivé à sa petite maison d'Arcueil,, SADE la déshabille, la bat à coup de verges, verse sur ses plaies de la cire brûlante, la menace de mort. Ce raffinement de cruauté est pour lui un aphrodisiaque puissant, les brûlures font partie du cortège sadique au même titre que le fouet ou les piqûres ; les menaces, les tortures morales, l'épouvante de la victime, procurent « presque tout le charme de la volupté dans l'âme des persécuteurs » (9). C'est bien là du sadisme avec réactions anti-sociales. Deuxième « affaire », celle de Marseille. SADE, au cours d'une fête, en compagnie de plusieurs hétaïres, se fait flageller, et flagelle à son tour. Il offre à ses partenaires des bonbons d'anis qui, dans son esprit, doivent provoquer une « emissio peditorum » que sa bouche aurait recueillis. Il y a là deux traits instructifs : les scènes de flagellation, qui révèlent un SADE masochiste farouche, confirmant qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre sadisme

(9) In. « Les 120 journées de Sodome ».

et masochisme, et qu'ils traduisent une même libido, orientée vers l'humiliation et la douleur, que concrétise parfaitement le terme d'algolagnie (SCHRENCK-NOTZING), et aussi cette propension pour les excréta féminins, qui ressort à la coprolagnie, forme larvée du masochisme (MOLL, KRAFFT-EBING).

Pervers, SADE l'est aussi dans son œuvre, qui nous le montre voulant reculer les limites de l'horrible, mêlant l'obscène au cruel, s'efforçant de terroriser et de soulever de dégoût son public, graduant savamment la gamme de ses atrocités, et souvent aussi, craignant que le lecteur ne soit à la longue désabusé, scatologiant à outrance, pimentant le récit de blasphèmes, de scènes sataniques, au cours desquelles le Christ, son image, sa chair même sous l'espèce de l'hostie, sont associés aux plus basses fonctions organiques et aux actes de la plus vile débauche (10). Dans l'œuvre de SADE, pas la moindre trace, pas le plus petit vestige de la morale traditionnelle, SADE est un anarchiste au sens propre de ce mot, il n'admet ni la vertu, ni la conscience, ni le remords, l'homme, pour lui, est un complexe d'instincts auxquels il ne doit pas y avoir de frein; l'humanité se divise en forts et en faibles, ceux-ci livrés à ceux-là, qui doivent en user sans scrupules, et ne point les aider, ce qui serait contraire aux lois et desseins de la Nature (11). Les grands élans de l'altruisme, la pitié,

(10) Rappelons que l'œuvre de Huysmans contient de nombreuses scènes analogues.

(11) On peut dire que Sade est bien un précurseur, et pas dans le seul domaine littéraire. N'expose-t-il pas, bien avant Darwin, la théorie de la lutte pour la vie ?

le respect des morts, absurdités, sottises que tout cela! Nous ne devons « rien refuser à nos passions ». Aux mignardises de MARIVAUX, Roland, dans « Justine », répond : « Je me sers d'une femme comme d'un pot de chambre. » L'Amour est un sentiment méprisable, la pudeur un préjugé ridicule, la femme, être inférieur, est aussi distincte de l'homme que le singe des bois, l'adultère est licite, ainsi que les pratiques anticonceptionnelles, l'avortement et l'infanticide sont un droit absolu, la sodomie est le mode naturel et normal de coït.

L'œuvre de SADE est un tableau complet des perversions génésiques, et disons en passant qu'on doit refuser aux Allemands la paternité de la science sexuelle : SADE est le premier des sexologues. Les « Cent vingt journées de Sodome » sont la synthèse parfaite de toutes les perversions ; nous assistons à des scènes de sodomie, de viols, d'unions homosexuelles, d'orgies pédérastiques, à des débauches sans nom, où voisinent myxoscopes, stercoraires, incestueux, satanistes, uranistes, coprophages, maschistes, nécrophiles; les personnages présentent les perversions les plus banales et les plus rares, décrites avec une précision étudiée : urolagnie, coprophilie, nécrosadisme, pédophilie, gérontophilie zoophilie, zoosadisme, bestialité. SADE finissant en une sorte d'apothéose du vice, nous décrit enfin divers supplices, tombant d'ailleurs souvent dans l'extravagance.

Son imagination ardente, exaltée par la continence et la captivité, assiégée de phantasmes d'une inconcevable richesse, son hypersexualité déchaînée le précipitant vers la littérature comme vers un ultime exutoire,

son apologie paradoxale du crime, son exaltation de toute la dépravation humaine, font du Marquis, « l'unique philosophe du vice » (DUHREN) (12).

Ainsi donc les promoteurs des grands mouvements littéraires sont des psychopathes ! Fou ! PASCAL qui, à 13 ans, découvre la géométrie, fou ! ROUSSEAU, fou ! Auguste COMTE, fou ! MAUPASSANT, fou ! Gérard de NERVAL. Nous sommes donc séduits, éduqués par des fous, le génie est une névrose, le criminel-né de LOMBROSO se dresse à côté du Dégénéré littéraire. Quelle angoisse ! *Nullum magnum ingénium sine mixtura dementiae*

Il ne faut cependant pas tomber dans l'excès, dans l'arbitraire et déclarer névrosé un homme, parce qu'il ne ressemble pas à un notaire ou à un épicier. Et puis, n'est-il pas impossible de déterminer la frontière entre la Raison et la Folie ? Où finit celle-là, où commence celle-ci ? La Raison n'est pas un absolu donné on ne peut pas en prouver les preuves, car comme le dit MONTAIGNE « pour juger des apparences, il nous faudrait un instrument judicatoire, pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration, pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet ». On ne peut admettre, en matière de Raison, une doctrine de dogmatisme, la loi du tout ou rien. La valeur de la Science n'est pas entamée par la substitution des théories : « la Science n'est jamais finie et dire d'une découverte qu'il a été impossible d'y

(12) Dr. Eugène Dühren (pseudonyme de Dr. Ivan Bloch), « Le Marquis de Sade et son temps », traduit de l'allemand. Paris, 1901.

ajouter, ne serait-ce pas dire qu'elle conduit à une impasse ? » (13). Corrélativement ce n'est pas atteindre à la valeur de la Raison que de dire qu'elle n'est pas une fin en soi. L'idéal équilibre, la perfection de la pensée humaine sont-elles à souhaiter ? Nous pensons que non, l'humanité, si elle n'était composée que d'individus parfaitement sensés et normaux, sombrerait dans la monotonie, la banalité et l'ennui, la pure vertu n'est pas sans fadeur, les sages sont toujours demeurés stériles. A ceux qui, comme Socrate ou Jésus, ont cherché plus de Vérité et plus de Raison, leurs frères humains ont répondu en les condamnant. Un petit « grain de folie », pour nous, doit être assimilé aux meilleurs quartiers de noblesse, car, comme on l'a dit « le jour où il n'y aura plus de demi-fous, le monde civilisé périra, non par excès de sagesse, mais par excès de médiocrité » (14). La perfection n'est pas de ce monde, heureusement !

---

(13) Ch. Fabry. « Discours sur Fresnel ». 27 octobre 1927.

(14) Cullerre. « Les Frontières de la Folie ». 1888.

Conclusion

Souvent l'historien, au cours de ses études, requiert l'aide du médecin, et celui-ci, délaissant la relative facilité du diagnostic sur un sujet vivant, se passionne à la recherche d'un diagnostic rétrospectif, s'appuyant sur une autopsie, une œuvre littéraire, ou des témoignages plus ou moins contradictoires. Qui le suit dans son investigation, qui pénètre, à sa suite, dans le « Cabinet secret de l'Histoire », sent naître, en lui, comme une déception, comme une gêne : quoi ! les plus grands hommes partagent nos turpitudes et nos maux ! quoi ! ROBESPIERRE, l'implacable pourvoyeur de la guillotine gèmissait devant les ulcères chroniques qui rongeaient ses jambes ! quoi ! NAPOLÉON, cloué sur son île, grand comme PROMÉTHÉE, auréolé des flammes et du tintamarre des batailles, vainqueur de l'Europe, succombe à des ennemis dérisoires, des amibes ! DOSTOÏEWSKY s'agite comme un pantin disloqué, au cours de ses crises d'épilepsie ! MAUPASSANT est sujet à des hallucinations, les poumons de Katherine MANSFIELD abritent des bacilles de Koch !

Ainsi donc peuvent cohabiter chez un même individu, en une subtile promiscuité, le trouble pathologique et le génie. Cette troublante symbiose ne

constitue-t-elle pas la valeur de l'Homme qui implique sans doute, une puissance créatrice et libre, mais aussi une puissance de négation, de résistance et comme de Mort ? Toute force a bsoin d'une résistance pour s'exercer; et nous croyons que nos défaites et nos erreurs sont plus fécondes que nos victoires et nos voluptés. Certes si l'Homme participe de l'Infini en tant que sujet apte à toujours juger et réfléchir ses ses propres jugements, par contre, et réciproquement, il est et reste fini en tant que par son corps il est un objet. C'est peut-être, de cette opposition, de ce conflit formels, dont il a conscience, que procède sa pathétique grandeur.

Vu : *Le Président de la Thèse,*
M. SENDRAIL.

Vu : *Le Doyen,*
J. CALVET.

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 18 décembre 1945,
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
P. DOTTIN.

APPENDICE

Editions des œuvres de Lautréamont

Chant I de Maldoror. Chez Balitout. 1868. Sans nom d'auteur.

Les Chants de Maldoror. Chez Lacroix. Sous le pseudonyme de Comte de Lautréamont.

Poésies. Deux plaquettes. Chez Lemerre. Mai 1870. Sous le nom de Ducasse.

Poésies. In « Littérature », n° 2 et 3. Revue dirigée par Aragon, Breton, Soupault.

Les Chants de Maldoror. Editions de la Sirène, 1920, en 1.360 exemplaires. Edition dûe à l'initiative de Blaise Cendrars.

Les Chants de Maldoror avec cinq lettres inédites. Editions Au Sans Pareil, 1925. 1.090 exemplaires.

Œuvres Complètes (chants, poésies, correspondance). Etude, commentaires et notes par Philippe Soupault. Editions Au Sans Pareil, 1927.

Œuvres Complètes. Etude, commentaires et notes par Edmond Jaloux. Un portrait imaginé par Salvador Dali. Editions José Corti, 1938.

Œuvres Complètes. Agence Centrale de Librairie, 1938.

Œuvres Complètes. Introduction par André Breton. Illustrations par Brauner, Max Ernst, Magritte, Man Ray, etc. Editions G. L. M., 1938.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages littéraires

ALMÉRAS (Henri d'). — *Le Marquis de Sade. L'Homme. L'Ecrivain.* Paris. Albin Michel, 1906.

BACHELARD (Gaston). — *Lautréamont.* José Corti. Paris.

BLOY (Léon). — *La Plume,* 2ème année, pages 151-154.

BRETON (André). — *Situation du Surréalisme entre les deux guerres.* Ed. Fontaine, 1945.

CABANÈS (Dr.). — *Le Cabinet Secret de l'Histoire.* Albin Michel. Tome III.

CASSOU (Jean). — *La Côte actuelle de Lautréamont.*

CREVEL (René). — *Lautréamont, ta bague d'aurore nous protège.*

FONDANE (Benjamine). — *A propos du « Lautréamont » de Bachelard.* Cahiers du Sud. Nov. 1940.

HAEDENS (Kléber). — *Littérature Française.* Sequana, 1943.

HEINE (Maurice). — *Le Marquis de Sade et le Roman Noir.* N. R. F., 1933.

HEINE (Maurice). — *Regards sur l'enfer anthropoclastique. in « Minotaure »* (revue surréaliste), n° 8, juin 1936

JALOUX (Edmond). — *Introduction aux « Œuvres Complètes » de Lautréamont.* J. Corti, 1938.

NADEAU (Maurice). — *Histoire du Surréalisme,* éditions du Seuil, 1945.

Porché (François). — *Verlaine tel qu'il fut.* Flammarion éd.

Quint (Léon Pierre). *Le Comte de Lautréamont et Dieu.* Cahiers du Sud, 1930.

Raymond (Marcel). — *De Baudelaire au Surréalisme.* Corti, 1940.

Rémy de Gourmont. — *Le Livre des Masques.*

Soupault (Philippe). — *Introduction aux « Œuvres Complètes » de Lautréamont.* Ed. Sans Pareil, 1927.

Vallés (Jules). — *L'Insurgé.*

II. — Ouvrages médicaux

Apert. — *La Puberté dans l'espèce humaine.* Bulletin de la Soc. de Sexologie. Avril 1935.

Barbe. — Article « *Dégénérescence* » du Traité Sergent, Babonneix... p. 89 sqq.

Bessière. — *Paranoïa et Psychose Périodique.*

Bize. — *L'étape mentale de la Puberté.* Presse thermale et climatique. Juil. 1935.

Bleuler. — Rapport au Congrès des Aliénistes et Neurologistes des pays de langue française (Genève-Lausanne, 1926).

Bonaparte (Marie). — *Psychologie de la Puberté.* Soc de Sexologie. Avril 1935.

Claude (H.). — Rapport au XXX^{ème} Congrès des Aliénistes et Neurologistes des pays de langue française, 1926.

Claude (H.)-Borel-Robin. — *La Constitution Schizoïde.* Encéphale 1924, p. 209.

Claude (H.)-Borel-Robin. — *Considérations sur la Constitution schizoïde et la constitution paranoïque.* Encéphale, 1923, p. 481.

Claude (H.)-Borel-Robin. — *Démence Précoce. Schizophrènie et Schizomanie.* Encéphale, 1924, p. 144.

Claude et Levy-Valensi. — *Psychose périodique et D. P.* Encéphale 1931.

Claude et Montassut. — *La compensation idéo-affective.* Encéphale, 1925.

Courbon et Tusques. — *La dynamique et la statique des Constitutions* (Congrès des Aliénistes, Limoges, 1932).

Delmas (Achille). — *Rôle et importance des Constitutions en psychopathologie* (Congrès des Aliénistes, Limoges, 1932).

Dide et Guiraud. — *Psychiatrie du Médecin Praticien.* Masson, 1929.

Dupré. — *La Constitution mythomaniaque* (Paris Médical, 1911).

Dupré. — *La Constitution émotive* (Paris Médical, 1911).

Dupré et Logre. — *Mythomanie délirante* (Encéphale, 1921).

Exposito. — *Paranoïa et Psychose maniaque-dépressive.*

Ey (Henri). — *La notion de constitution* (Evol. Psychiat. 1932, fasc. 4, p. 25 sqq).

Ey (Henri). — *Une conception organo-dynamiste de la Psychiatrie.* Ann. méd.-psychol. Janvier-mars 1943, p. 259.)

Gelma. — *Cyclothymie et Déséquilibre Psychique* (Encéphale, 1934).

Génil-Perrin. — *Les Petits Paranoïaques.* La Médecine, fév. 1913.

Génil-Perrin. — *L'idée de dégènerescence en Médcine Mentale,* 1913.

Jalenques. — *Associations de constitutions en psychopathologie.* Thèse Paris 1924.

Javelier. — *Le Marquis de Sade et les « 120 Journées de Sodome » devant la Psychiatrie et la Médecine Légale.* Thèse Paris 1937.

Lacan. — *La Psychose paranoïaque.* Thèse Paris 1932.

Laignel-Lavastine, Barbe, Delmas. — *La pratique psychiatrique.* Baillère, 1924.

LECONTE-LORSIGNOL (Suzanne). *Evolution des troubles de l'intelligence et du caractère à la Puberté.* Thèse Paris 1932.

LÉVY-VALENSI. — *Précis de Psychiatrie.* Baillère, 1939.

MINKOWSKY. — *Troubles mentaux, complexes et constitutions.* Ann. méd. psychol. 1925.

MONTASSUT. — *La constitution paranoïaque.* Thèse Paris 1924.

PETIT. — *Excitation maniaque et Paranoïa.* XXXVIème Congrès, Limoges, 1932.

RÉGIS. — *Précis des maladies mentales.*

RITTI. — *Article in Traité de Sergent, Babonneix...*

SCHARF. — *Contribution à l'étude des manifestations psychologiques de la Puberté.* Thèse Strasbourg 1937.

VERCIER (Renè). — *Les états de déséquilibre mental.* Thèse Paris 1938.

VERDEAUX. — *La Paranoïa de compensation.* Thèse Paris 1943.

VOIVENEL. — *Littérature et Folie.* Thèse Toulouse 1908.

IMPRIMERIE TOULOUSAINE
(Raoul LION)
2, rue Romiguières — TOULOUSE